

JOURNAL

CONSERVATOIRE NATIONAL SUPÉRIEUR D'ART DRAMATIQUE

« Mai 68 a montré que, sans projet, sans conjuration, pouvait, dans la soudaineté d'une rencontre heureuse, comme une fête qui bouleversait les formes sociales admises ou espérées, s'affirmer (s'affirmer par-delà les formes usuelles de l'affirmation) la communication explosive, l'ouverture qui permettait à chacun, sans distinction de classe, d'âge, de sexe ou de culture, de frayer avec le premier venu, comme un être déjà aimé, précisément parce qu'il était le familier-inconnu. »

MAURICE BLANCHOT « LA COMMUNAUTÉ INAVOUABLE »

Nous avons souhaité que ce journal soit un espace d'expression libre, sans autre prétention que cette liberté et cette simplicité. Je remercie ceux qui ont généreusement apporté leur contribution à sa mise en œuvre. Aucun texte n'a été modifié, même si quelques coupes ont été nécessaires, pour des raisons purement artisanales. La première partie de cette enquête sur les traces de Mai 68 est composée de textes originaux, la deuxième de réponses à une liste de cinq questions.

Nous avons ensuite laissé la parole, sur leur travail en cours, aux trois metteurs en scène des ateliers d'élèves 2015. Merci à eux également. L'exercice de relecture est toujours un moment angoissant : pourtant, en guettant les inévitables coquilles, j'ai été happée par l'Histoire, et les histoires, de chacun. Les réponses sont riches et précises, parfois vives et agacées, souvent contradictoires et pleines d'humour. Créer un espace de désaccord pacifique, libre et vivant, qui nous permette de mieux comprendre notre monde sans parler d'une seule voix, voilà un héritage de mai 68 qui, nous l'espérons, sera un partage utile.

CLAIRE LASNE DARCUEIL

PAR JULIE PAGIS
CHERCHEUSE EN SOCIOLOGIE
POLITIQUE AU CNRS
**MAI 68, UN PAVÉ DANS
NOTRE HISTOIRE**

La mémoire confisquée des événements de Mai-juin 68.

Beaucoup de choses ont été écrites sur Mai 68, principalement pour célébrer ou dénoncer les événements, mais la quantité d'encre qui a coulé a surtout participé à ensevelir la réalité historique. C'est pour cela que je tenais à retrouver (dans le cadre de ma thèse en sociologie politique) des « anonymes » qui avaient participé à Mai 68 et qui n'avaient pas pris la plume ou le micro pour parler d'eux depuis. La mémoire de Mai 68 a en effet été largement construite (confisquée) par une poignée de porte-parole autoproclamés (Serge July, Daniel Cohn-Bendit, etc) qui ont fait de leurs devenir singuliers (et non représentatifs) l'histoire d'une soi-disant « Génération 68 ».

Ce travail mémoriel, fondé sur la sélection des faits et devenirs de certains et la relégation des autres, s'est construit sur l'opposition entre un versant célébré des événements, celui, culturel, du « joli mois de mai, sympathique et indolore » et un versant, politique, dénoncé : celui du « gauchisme » et du marxisme (qui était bien pourtant l'horizon intellectuel de l'époque). Ce faisant, c'est tout le mouvement ouvrier, et la grève générale (la plus importante du XX^e siècle) qui ont été écartés de cette mémoire. Tout ce travail a, ce faisant, gommé les parcours de soixante-huitards plus communs, « ordinaires », et renforcé les représentations d'une génération qui se serait unanimement convertie au libéral-libertarisme...

Or j'étais persuadée que cette représentation, médiatiquement véhiculée, d'une génération qui serait opportuniste, bien reconvertie et qui occuperait aujourd'hui les postes de pouvoir médiatiques, culturels et politiques était fautive. Et c'est ce que l'enquête menée auprès de 170 familles (dans lesquelles les parents ont participé à Mai 68 et scolarisé leurs enfants dans deux écoles publiques expérimentales) me permet de montrer dans un livre récemment publié. Il n'existe pas une « génération 68 », ni deux d'ailleurs comme certains l'ont avancé, mais plusieurs « unités de génération » qui ne portent pas les mêmes empreintes de Mai 68, du fait de différences d'âge, de formes de politisation antérieures à 68 mais également de formes de participation aux événements.

Une fille de NÉO-RURAUX qui cherche à COMPRENDRE.

Cette recherche et le livre qui en est issu ont également une origine autobiographique : je suis née en 1980 dans une ferme du sud de la France où mes parents s'étaient installés en 1974, pour y élever des chèvres, à l'image des néo-ruraux qui expérimentent alors le « retour à la terre ». Comme d'autres, mes parents ont quitté leur travail (ils étaient ingénieurs agronomes) pour devenir paysans. Enfants de la bourgeoisie intellectuelle, ils ont ainsi participé à cette famille d'expériences post-soixante-huitardes de trahison des « héritiers » qui, à défaut de changer la vie, réussirent au moins à modifier le cours de la leur. Dans leur cas, cette reconversion marquera une rupture durable et définitive avec leurs destinées probables, et de ce fait avec celles de la « deuxième génération », nous ! Mon frère et moi avons

été scolarisés dans l'école du village où nous étions, pour nombre de nos camarades, des « enfants de hippies », sales, qui puaien la chèvre, dormaient avec les cochons et apportaient les poux à l'école. Mon investissement dans l'école peut être assimilé à un moyen d'insurrection contre cette forme de stigmatisation dont nous étions victimes. L'excellence scolaire me permettait, de manière plus ou moins consciente, de me venger du stigmate de l'illégitimité et de la marginalité. Je n'ai trouvé les termes pour exprimer ce vécu que tardivement, notamment à la lecture de romans d'Annie Ernaux qui, enfant, s'insurgeait contre la domination par l'excellence scolaire.

D'un côté, j'ai donc adhéré, jusqu'à mon entrée à l'ENS en biologie, au système scolaire dominant, mais, parallèlement, j'ai intériorisé, dans la sphère familiale ce que j'appelle un « système de dispositions contre-culturelles » et un véritable rejet du conformisme et des valeurs bourgeoises. Ces deux dimensions (qui me constituent), en grande partie contradictoires, font que je me suis souvent sentie « pas à ma place » - comme, d'ailleurs, la plupart des « enfants de soixante-huitards » rencontrés au cours de l'enquête - ; me reconvertir dans les sciences sociales et faire une thèse sur les conséquences biographiques du militantisme en Mai 68 m'a permis, je crois, de les réconcilier, en faisant de cet héritage soixante-huitard un objet d'étude.

Cette tension entre ces deux « moi », ces identités « clivées » caractérisée (de manière plus ou moins aigüe selon l'éducation reçue) la plupart des enfants de soixante-huitards enquêtés qui, pour schématiser, se retrouvent à devoir trouver une place dans une société à laquelle on leur a appris à ne pas adhérer... Si la « posture réflexive » (qui est, entre autres, la mienne) permet à certains de rester fidèles à leurs héritages soixante-huitards en les convertissant en objet de recherche, d'autres, nombreux, s'orientent vers des carrières artistiques. En effet, les espaces artistiques sont particulièrement propices à l'accueil d'acteurs qui font face à leurs désajustements par une posture de sublimation artistique : ils expriment alors leur différence, leurs héritages, par l'art. C'est pourquoi nombre d'ex-soixante-huitards ainsi que nombre de leurs enfants se sont tournés vers les espaces artistiques qui permettaient une forme de résolution des tensions identitaires qui les parcourent.

La diversité des destins soixante-huitards

Pour comprendre ces diverses retombées, notamment artistiques, à plus ou moins long terme de Mai 68 sur les destinées individuelles et collectives, il faut revenir sur ce que les participants éprouvent, jusqu'au plus intime, au cours de cette crise politique : elles et ils relatent tous ce sentiment extrêmement fort que « tout devient possible ». La France connaît alors la plus grande grève générale du XX^e siècle et ce temps suspendu des événements, cette rupture avec le temps ordinaire entraîne la remise en cause de tout ce qui va habituellement de soi. Cette ouverture des possibles et des pensables a des effets bien réels sur les participants : cela fait naître des aspirations nouvelles (à changer l'ordre social et/ou à vivre autrement). Sauf que l'ouverture des pensables s'accompagne rarement d'une ouverture effective des possibles une fois la crise refermée et cela produit, chez la plupart des personnes

enquêtées, des aspirations déçues (parfois au lendemain des événements, parfois après des mois, voire des années de militantisme). C'est là que les destins soixante-huitards divergent, en fonction des ressources des unes et des autres pour faire face à ces aspirations déçues et à la double nécessité de se reclasser, tout en restant fidèles à leurs idéaux. Cela entraîne en effet pour certains diverses formes de fuites individuelles, passant par des dépressions, des évasions (par les voyages, les drogues...) et, bien sûr, des suicides quand aucune forme de continuité n'est envisageable...

Ces aspirations déçues peuvent bien sûr trouver d'autres formes de dénouements, notamment par l'importation du militantisme dans la sphère professionnelle. Cela passe par la création de sections syndicales, mais aussi par une redéfinition des pratiques professionnelles : on assiste à une remise en cause généralisée des rapports de domination au travail (remise en cause des pratiques pédagogiques, des relations médecins/patients, etc.). Ils sont nombreux, enfin, à s'orienter vers des professions alors peu codifiées de l'animation socio-culturelle, du secteur social, artistique, du journalisme voire de la recherche en sciences sociales. En effet, ces professions sont investies, au début des années 70 sur un mode militant : elles permettent de perpétuer des idéaux politiques tout en se reclassant professionnellement, agissant en effet comme des « refuges » ou des espaces transitionnels entre sphère militante et sphère professionnelle. Tous n'ont donc pas, loin de là, des trajectoires professionnelles linéaires et ascendantes : au contraire, nombre d'entre eux payent leurs engagements au prix du déclassement. Et le coût du reclassement s'avère d'ailleurs globalement plus élevé pour les femmes que pour leurs homologues masculins, le genre façonnant de diverses manières les devenir soixante-huitards. Ce sont ensuite les mouvements féministes bien sûr, et les diverses utopies communautaires qui se développent dans les années 70 (retour à la terre, vies en communautés, utopies pédagogiques), qui représentent également autant de moyens d'exprimer des aspirations militantes insatisfaites dans le cadre de microsociétés contre-culturelles. Pour ceux-là, c'est un peu l'idée qu'à défaut d'avoir réussi à « changer la vie », ils vont au moins changer leurs vies. À ce

pôle, c'est à une vaste redéfinition critique du quotidien qu'elles et ils s'attaquent, et en particulier à la famille et à l'école appréhendées comme les principales institutions de reproduction d'un ordre social combattu. Les effets sur les vies familiales et amoureuses sont multiples dans la mesure où sont alors expérimentées de nouvelles normes de parenté, de nouvelles normes de genre, de nouvelles normes éducatives, dans un large mouvement de critique généralisée des différents rapports de domination. Tous les rôles sociaux traditionnels (d'hommes, de femmes, de père, de mère, d'enfants, de conjoint(e), etc.) sont remis en cause dans un vaste mouvement de politisation de ce qui relevait, jusque-là, du « privé ». C'est ce que résume le slogan féministe « le personnel est politique », qui préfigure ce large mouvement de politisation du privé, mais également de l'écologie, des pratiques artistiques, du quotidien...

Pour terminer, voici, dans le désordre, quelques slogans de Mai 68 qui m'ont marquée :

« Soyez réalistes : demandez l'impossible ! »
« Seul le paroxysme est tolérable »
« Cours camarade, le vieux monde est derrière toi »

« Jouissez sans entraves »
« Nous sommes tous des juifs allemands »
« Sois belle et thèse-toi ! »
« Tout pouvoir abuse »
« L'imagination au pouvoir »
« La vérité est révolutionnaire »
« Enragez-vous »

« L'ennemi du mouvement, c'est le scepticisme »
« Nous avons une gauche préhistorique »
« Le masochisme aujourd'hui prend la forme du réformisme »
« Vous finirez tous par crever du confort »

Un de ceux qui me semble particulièrement précieux pour le temps présent ne date pas directement de Mai 68, mais y est très lié ; c'est l'exergue de L'An 01 (BD de Gédé, adaptée à l'écran par Jacques Doillon) : « On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste ! ». Il me semble qu'elle gagnerait à être remise au goût du jour en cette période de marasme politique, de renoncements d'une gauche qui se dit « socialiste » mais n' imagine plus rien...

Julie Pagis a récemment publié : **MAI 68, UN PAVÉ DANS LEUR HISTOIRE**. Presses de Sciences Po, Paris, 2014.

« SOIS
BELLE
ET THÈSE
TOI »



Léonard Martin, promo 2015 des Beaux-Arts de Paris

**PAR BÉATRICE PICON-VALLIN
DIRECTRICE DE RECHERCHES AU CNRS,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE DU
THÉÂTRE AU CNSAD
ÉTAT DE LIBERTÉ**

L'esprit de 68 pour moi en fin de compte, c'est celui de la Taganka... J'ai passé l'année 68 à Moscou avec une bourse d'études linguistiques et avec le miracle d'un stage obtenu au Théâtre de la Taganka que j'avais eu le culot de demander tout en sachant que c'était le théâtre d'avant-garde en URSS, le théâtre contestataire, voire dissident. Pourquoi miracle? Parce qu'en cette année 68 qui, pour les pays de l'Est, est celle du Printemps de Prague et de sa répression par les chars russes, la Taganka était encore plus contrôlée que d'habitude. Lioubimov avait mis en chantier « Le Vivant », nouvelle au titre symbolique de Boris Mojaev qu'il avait adaptée, et le spectacle serait en juin radicalement interdit par la censure. Pas : vous enlevez ça, vous remplacez ça, vous corrigez ça, comme pour chacun de ses spectacles précédents... Cette fois, c'était un NON ferme et définitif. Pour donner d'emblée une idée de l'artiste qu'était Iouri Lioubimov, chaque année par la suite au mois de juin il faisait couper des troncs de bouleaux qui, fichés dans le plateau, composaient la magnifique scénographie de David Borovski, et il présentait le spectacle à la censure qui demeurait intraitable. La première eut lieu tout de même, car il était obstiné, mais vingt ans après les répétitions, à la faveur de la perestroïka. C'est cette année-là que sans comprendre vraiment ce qui se passait en France - imaginez : pas ou peu de journaux étrangers, une absence d'informations quasi totale dans les journaux russes évidemment, et des liaisons téléphoniques très compliquées : il fallait « commander les conversations » longtemps à l'avance et souvent attendre indéfiniment avant d'être mis en relation - j'ai compris au moins ce qu'était le théâtre, ce qu'il pouvait être. J'entendais au bout du fil grésillant mes parents et mes frères me parler des choses extraordinaires

qui se passaient en France, séquestration, drapeau rouge sur le toit de l'université, manifestations, violences, slogans ; il y avait de l'exaltation et de la rage, et dans ce grand désordre je sentais confusément une conquête de liberté. « Il est interdit d'interdire ». Mais à Moscou je comprenais ce qui régnait dans ce Théâtre-là, tous les soirs et tous les jours, c'était un état de liberté, malgré les contraintes et les dangers multiples. J'ai pu assister aux répétitions du « Vivant » et aller tous les soirs à la Taganka ; j'ai vu ce que c'était qu'une équipe concernée (démission en bloc de tout le collectif - acteurs, techniciens - quand Lioubimov est menacé d'être viré pour avoir commis « Le Vivant », et cela sous Brejnev...), un public concerné par des spectacles qui parlaient d'aujourd'hui, de ce qu'ils vivaient, un langage théâtral qui triomphait de la langue de bois ambiante et la mettait KO sans hystérie, sans narcissisme, sans hurlements, sans tribut à la mode, avec des images saisissantes, des chants audacieux, des mots à double sens, des acteurs qui savaient dialoguer entre eux et avec une salle plus qu'attentive et concentrée à l'extrême et qui réagissait à ce qu'elle comprenait. Lioubimov et ses comédiens, les spectateurs aussi, tous prenaient des risques en toute connaissance de cause, parce qu'ils avaient beaucoup à dire, parce qu'ils étaient mus par une nécessité absolue. Cet esprit-là marque. À la Taganka chaque soir le public se pressait à la recherche d'un billet « en trop », car les salles étaient pleines des mois à l'avance : la Taganka sur le fil de la censure faisait salle comble, le public avait besoin de ce théâtre comme il avait besoin de pain quotidien. Les spectacles n'étaient pas seulement des événements artistiques dans la vie théâtrale du grand pays, chaque représentation était une date personnelle dans la vie de chacun. Et le logo de feu de la Taganka cerné de son cadre grisé est devenu pour moi le symbole même du théâtre. Cet esprit-là n'existe plus depuis longtemps à la Taganka qui a vécu des moments difficiles à la fin du XX^e siècle, et Lioubimov né en 1917 s'est

éteint en octobre 2014. Mais il me semble qu'il palpait encore dans certaines créations de Lioubimov qui a mis en scène jusqu'à sa mort, chez ses spectateurs des années 60 et 70 qui ne vont plus au théâtre mais transmettent leurs expériences fortes. Et qu'il est toujours à l'œuvre dans les spectacles importants. Comme le dit Peter Sellars il faut « simplement » trouver le bon angle pour s'adresser aux spectateurs...

Car loin de moi l'idée de faire l'éloge de la censure ; je veux juste parler de l'état créateur libre, la force de la création collective, celle d'un art de place publique, dans un pays cadenassé, où tout semblait cependant possible à cette troupe et à son « chef », qui ne se donnaient aucune limite à ne pas franchir, pourvu qu'on témoigne pour l'époque et pour tous, et qu'on fasse du théâtre. Quand on dit aujourd'hui que l'art est une zone de résistance, l'aventure de ce théâtre dans les années 60 et 70 évoque pour moi des pistes à creuser.

**PAR QUENTIN FONDU
(CESSP-CSE) DOCTORANT
EN SOCIOLOGIE DU THÉÂTRE
LE THÉÂTRE EN MAI 68 :
AU-DELÀ DES
ÉVÉNEMENTS**

On tend le plus souvent à circonscrire Mai 68 en matière théâtrale à deux événements traumatiques : la prise de l'Odéon, du 15 mai au 14 juin, et le festival d'Avignon en juillet-août, où le fameux slogan est prononcé : « Vilar, Béjart, Salazar ! ». Ce rapprochement entre créateurs et dictateurs produit l'imparadonnable pour la profession. Or, pour bien saisir la nature de l'événement et ses « vies ultérieures », il me semble qu'une temporalité plus longue doit être adoptée, afin d'étudier les différents facteurs de politisation du monde théâtral. Ainsi, dans l'immédiat après Seconde Guerre mondiale, on assiste à un processus de constitution d'un champ transnational du théâtre, sous l'égide de l'Institut International du Théâtre, puis, à partir des années 60, au développement du théâtre universitaire, ayant pour conséquence l'importation de modèles théâtraux étrangers : le théâtre épique de Brecht, le théâtre d'agit-prop allemand et soviétique, la performance américaine, etc. Le rôle des étudiants à cet égard est important et Émile Copfermann peut noter en 1965 que le théâtre universitaire se doit d'« être ce que ne peut être le théâtre professionnel. Un lieu d'expérimentation [...], de recherche, de contestation. » Concurrençant ainsi le théâtre professionnel, les étudiants participent à l'introduction de schèmes politiques au sein du monde théâtral, prélude à la crise de Mai 68 qui se caractérise, selon le concept de Michel Dobry, par une « mobilisation multisectorielle », c'est-à-dire par un décloisonnement relatif d'espaces sociaux auparavant distincts et autonomes les uns vis-à-vis des autres. Cette forme particulière d'hétéronomie, amenant politique et esthétique à cohabiter, pour le meilleur comme pour le pire, est une caractéristique importante de mai 68, et cette marque d'ouverture, qu'il ne faut pas confondre avec confusion, me semble aujourd'hui relativement disqualifiée, les artistes étant le plus souvent sommés de rester dans leur tour d'ivoire plutôt que d'être encouragés à encourir les risques d'une telle pratique, axée sur le présent et les problèmes immédiatement contemporains. Il me semble ainsi nécessaire, et peut-être urgent, de rappeler qu'esthétique et politique, que monde social et théâtre, loin de s'opposer, peuvent et doivent au contraire s'alimenter continuellement. Rappelons-nous à cet égard le constat que faisait déjà Erwin Piscator dans les années 1920 : « l'effet [...] politique est le plus convaincant là où la forme artistique atteint à la perfection. » Tandis que le néo-libéralisme triomphant ferme à outrance l'espace des possibles idéologiques et imaginaires, en cantonnant l'individu à un rôle de consommateur passif, le rappel du slogan bien connu, « L'imagination au pouvoir », est important

en ce qu'il permet de mettre l'accent sur la nécessité de penser collectivement le monde dans lequel nous vivons. A cet égard, le théâtre a un rôle important à jouer, puisqu'il est le lieu par excellence d'apparition des discussions et des conflits. Selon un autre slogan, renvoyant directement à la prise de l'Odéon mais pouvant être lu comme métaphore du théâtre comme outil collectif : « Quand l'assemblée nationale devient un théâtre bourgeois, tous les théâtres bourgeois doivent devenir des assemblées nationales. » Il s'agit ainsi de redonner au théâtre sa place pleine et entière, d'en faire un espace de discussion et de décision concrètes, c'est-à-dire croire de nouveau en sa force, non pas de propagande, mais de réflexion collective et, n'ayons plus peur du mot, d'éducation. Revenir au final à ce qui constitue probablement le cœur du théâtre : ses liens avec le monde, son désir de le comprendre avec, peut-être, l'espoir de participer à sa transformation...

**PAR CÉCILE FALCON
COMÉDIENNE,
ET COLLABORATRICE ARTISTIQUE
MAI 1968 :
« BARRAULT EST MORT »**

La question de l'occupation de l'Odéon, en mai 68, a fait couler beaucoup d'encre. Dans quelle mesure le pouvoir exécutif n'a-t-il pas laissé prendre l'Odéon ? Dans « Souvenirs pour demain », Jean-Louis Barrault revient sur la chronologie des faits et semble démontrer, au moins l'incohérence de son ministère de tutelle, au pire, une instrumentalisation. Le 15 mai, Barrault, ayant appris par témoignage direct d'un de ses camarades qui revient de Censier que les étudiants ont décidé d'occuper l'Odéon, s'informe des ordres du ministère. Ces derniers sont clairs : « ouvrez-leur les portes et entamez le dialogue ». Barrault s'exécute. Le 16 mai, le directeur ne parvient à obtenir aucune autre directive. Il se dit frappé de « l'évanouissement volontaire de toute autorité gouvernementale ». La chose lui semble incompréhensible. Le 21 mai, le ministère se manifeste à nouveau, et cette fois pour demander au personnel du théâtre de quitter les lieux. Or, comédiens, techniciens, personnels administratifs, tous essayent de surveiller le théâtre autant que possible, d'éviter les déprédations etc. Barrault trouve les ordres scandaleux, s'exécute puis, ne pouvant supporter de laisser « son » théâtre sans surveillance, y retourne. Le 22 mai, le ministère lui demande cette fois de couper l'eau et l'électricité, mais il refuse, trouvant la décision dangereuse pour la foule présente dans le théâtre, qui pourrait paniquer. Ce refus étant perçu comme une insubordination, les autorités de tutelle le désavouent le lendemain par voie de presse. Barrault répond dans Le Figaro : « Serviteur, oui ; valet, non ! ». À cette rupture succède un silence que Barrault vit comme « une véritable torture ». Le silence se poursuit longtemps, bien après l'évacuation du théâtre, qui se fait sans heurt le 14 juin, véritable « chute de l'Odéon », qui apparaît alors comme un événement à retentissement international dans sa dimension symbolique. Ce n'est qu'à la fin du mois d'août que quelques lignes de Malraux signent la fin de l'aventure : « Au moment où vont être publiés les nouveaux statuts du Théâtre de France, je dois vous informer qu'après vos diverses déclarations, j'estime que vous ne pouvez plus continuer d'assumer la direction de ce Théâtre, quelle que soit sa future vocation. » À droite comme à gauche, on est choqué par la violence du procédé. Qu'avait-elle donc déclaré Barrault pour mériter un tel traitement ? Le premier jour de l'occupation, Barrault, comme le ministère le lui a demandé, « entame le dialogue ». Il faut dire que, comme le fait justement remarquer Emmanuelle Loyer, Barrault se sent proche de la jeunesse et désire être aimé d'elle. Il salue Julian Beck et Judith Malina du Living Theater, qu'il reconnaît parmi la foule, mais aussi Daniel Cohn-Bendit, qui avait fait partie du service d'ordre pour la

défense des Paravents. Ce dernier accuse l'homme de théâtre de ne pas avoir été à l'avant-garde de la lutte contre la bourgeoisie. Au cours de ces tentatives de discussion, Barrault - par auto-flagellation? découragement? - lance: «Devant l'ampleur de cette révolte, Barrault, en effet, ne présente plus aucun intérêt [...]. Actuellement, le directeur du Théâtre de France, moralement, n'existe plus [...] Soit, Barrault est mort, mais il reste un homme vivant. Alors qu'est-ce qu'on fait?» Ce «Barrault est mort», repris à l'envi par la presse, semble avoir été interprété par le pouvoir, De Gaulle en particulier, comme un signe de défaitisme, de capitulation, presque de compromission avec le mouvement de mai. L'attitude de Madeleine Renaud apparaît plus ferme, son discours, moins imprégné de la rhétorique gauchiste: si les manifestants veulent occuper un théâtre bourgeois, ce n'est pas le Théâtre de France qu'il fallait choisir, «il y a d'autres théâtres à prendre». Or, précisément, pourquoi l'Odéon a-t-il été choisi? Quelques jours avant la prise du théâtre, selon le témoignage de Patrick Ravignand, un des membres du comité d'action révolutionnaire, se pose la question de la prise de la Comédie-Française. La réponse est cinglante: «Non, c'est comme l'Académie, trop poussiéreux, déjà mort... En effet l'impact serait nul. Il faut un théâtre "jeune" qui incarne vraiment l'art de cette société du gadget - Alors prenons l'Odéon.» Outre sa situation en plein cœur du Quartier Latin, épicerie des «événements» et son statut de théâtre national, l'Odéon-Théâtre de France présente l'avantage de vouloir se positionner comme un théâtre d'avant-garde, qui veut se tourner vers la jeunesse. C'est la contradiction entre cette volonté et un statut institutionnel qui lui sera fatale, les pièces contemporaines qu'il propose n'étant alors perçues que comme de simples alibis pour mieux asseoir une culture profondément bourgeoise.

Ce qui est frappant au cours de cet épisode de l'occupation de l'Odéon, c'est à quel point Barrault s'identifie à l'institution. Son «Barrault est mort» traduit aussi la quasi-congruence entre sa personne et sa fonction, même s'il pense les distinguer («il reste un homme vivant»).

Esthétiquement, l'identité de l'Odéon-Théâtre de France correspond à celle de la compagnie Renaud-Barrault. Contrairement à la Comédie-Française, qui perdure quelle que soit la valse des administrateurs, l'Odéon-Théâtre de France ne se relève pas immédiatement du limogeage de Barrault. Comment lui trouver un successeur? De fait, on n'en trouve pas. Le théâtre ferme six mois pour réfection après les nombreuses dégradations subies pendant l'occupation. L'administrateur Félix Giacomoni reste et gère la programmation. Les nouveaux statuts sont publiés au JO du 23 octobre 1968: l'Odéon-Théâtre de France s'oriente vers la recherche en esthétique théâtrale et devient un centre d'accueil, non de création; le Théâtre des Nations continue d'y donner des représentations. Enfin, par le décret du 31 août 1971, Pierre Dux, l'administrateur général de la Comédie-Française, est placé à la tête du théâtre national de l'Odéon. Dans la tumultueuse histoire des relations entre l'Odéon et la Comédie-Française, la boucle est bouclée - pour l'heure -, et l'on retourne à la situation de 1946.

Quant à la compagnie Renaud-Barrault, elle repart «à zéro», redevient purement privée. Dès lors, Barrault affirme plus que jamais la vocation de sa compagnie: «Notre compagnie a été assassinée, elle n'est pas morte. Évoluer dans le sens d'une existence internationale, ce sera récolter ce que nous avons semé depuis plus de vingt ans.» Aussi le premier geste des Renaud-Barrault est-il de partir en tournée en 1969, à Londres, où le Rabelais triomphe, avant d'investir la salle de l'Élysée-Montmartre. Les Renaud-Barrault ne retrouvent pas un statut de théâtre subventionné mais préservent leur rayonnement national et international, lequel leur aura permis d'accéder et de se maintenir au niveau des théâtres nationaux, que ce soit la Comédie-Française ou le TNP.

68, C'EST LA FUSION DES PRATIQUES, L'HYBRIDATION DES GENRES, L'ENTHOUSIASME DE L'ENGAGEMENT ARTISTIQUE ET DE L'ACTION CULTURELLE MÉLÉES AU RANG DES NAIVETÉS BIEN PENSANTES. JE CROIS



François Mark, promo 2015 des Beaux-Arts de Paris

QUE CE MOUVEMENT RÉSONNE DANS LE FAIT MÊME QUE JE SOIS DEVENUE COMÉDIENNE, DÉDIÉE AU PRÉSENT, À L'ÉPHÉMÈRE,

MAIS C'EST SURTOUT LE DÉCLOISONNEMENT DE LA PAROLE!

68

C'EST LA

FUSION DES PRATIQUES, L'HYBRIDATION DES GENRES L'ENTHOUSIASME DE L'ENGAGEMENT ET DE L'ACTION CULTURELLE

PAR DIDIER BEZACE
COMÉDIEN, MEILLEUR EN SCÈNE, COFONDATEUR DU THÉÂTRE DE L'AQUARIUM, ANCIEN DIRECTEUR DU THÉÂTRE DE LA COMMUNE, CDN D'AUBERVILLIERS

En ce qui concerne les slogans, beaucoup sont dans nos mémoires (l'imagination au pouvoir, il est interdit d'interdire, la chienlit c'est lui, etc...) celui que je retiens parce qu'il a une résonance très actuelle me semble-t-il c'est celui que nous avons crié à la suite de la fuite momentanée de Daniel Cohn-Bendit: «Nous sommes tous des juifs allemands», il suffit d'en modifier un terme et nous pouvons à nouveau le faire entendre avec la même force et détermination: nous sommes tous des juifs et des musulmans; pour le reste - c'est sans doute abrupt - Mai 68, pour moi, c'est la mort du théâtre, la catharsis est dans la rue, le spectacle aussi, la violence, la comédie, parfois la tragédie... À l'Odéon, reçus avec une grande élégance par Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault, les soixante-huitards se pavanent dans les costumes qu'ils ont pris dans la réserve, caricatures des personnages qui les ont portés, les AG se succèdent comme des parodies déguisées, le théâtre, scène et salle, n'est plus qu'une sorte de caf'conc de la démocratie directe, les gens parlent, ils sont heureux et ne peuvent imaginer un instant que la parole des poètes dramatiques, dont ce lieu est un des sanctuaires, a tout dit avant eux et qu'il suffirait d'une modeste curiosité pour y puiser la force de l'imagination et de la liberté.

À l'Institut théâtral de la Sorbonne Nouvelle, où je fus étudiant pendant 2 ans avant mes études de comédien à Nancy au Centre International de Théâtre fondé par Jack Lang, interrompues par ce printemps inattendu, là aussi les AG se succèdent, on cherche une nouvelle sorte d'apprentissage, des «commissaires du peuple» disent à nos maîtres qu'ils appellent «camarade» que c'en est fini de leur science impérialiste et de leur érudition poussiéreuse, le peuple étudiant inversera la donne et le savoir viendra d'en bas; je garde cependant de ces moments fiévreux un souvenir affectueux, comme d'un chahut dangereux qui vous enivre et vous porte au jour le jour, certains ont payé cher, de leur vie parfois - j'en ai connus - le retour à moins d'ivresse, pour d'autres, dont j'étais, ce fut l'apprentissage de la politique, de la violence, nos jeunes têtes ont connu la matraque, nos poumons la grenade, nous avons découvert, souvent apeurés, la bêtise flicarde mais aussi l'amitié, l'amour insouciant (l'insouciance n'a pas duré bien long-

temps, une dizaine d'années plus tard nous découvrons les premiers ravages d'une peste qui dure encore, des amis tombaient...) Pour ma part il a fallu que j'attende 1970/71 pour retrouver une part de cette folie printanière dans ma vie de comédien, ce fut avec quelques camarades - que je salue au passage - la fondation du Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes qui va fêter son cinquantenaire en novembre prochain, ouvriers-artistes nous le construisimes de nos mains pendant six mois, en fixâmes les règles démocratiques internes c'était un collectif exigeant - d'années en années nous avons forgé un répertoire de théâtre consacré à la vie sociale et politique, ainsi naquirent quelques spectacles mémorables, je n'en citerai qu'un «La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras», ce long et beau titre tiré de B. Brecht dit à lui tout seul l'ambition utopique qui nous animait, nous voulions réaliser avec quelques années de retard le désir empêché qui fut au cœur des étudiants révolutionnaires de mai 68: l'union des artistes et des intellectuels avec les ouvriers («étudiants, ouvriers, même combat»), pendant plusieurs semaines nous vécûmes l'occupation de quatre entreprises par et avec leurs ouvrier(e)s, dont LIP à Besançon, ce fut une expérience humaine et politique déterminante, après plusieurs mois de travail artistique - improvisation, écriture et réécriture, un spectacle naquit porté par une dizaine d'acteurs et actrices, regroupés en un chœur, nous le jouâmes trois ou quatre mois au Théâtre de l'Aquarium devant un public fervent, lui aussi déterminé à être les spectateurs neufs d'un autre théâtre qui voulait exprimer la lutte et l'espoir d'un monde nouveau, nous ne l'avons pas changé ce monde, mais comme disait un de nos camarades avec un humour teinté d'une légère amertume: artistes engagés dans une aventure créatrice ouverte sur la vie, la politique, le travail qui est au cœur de ce qui fait notre existence, nous avons longtemps évité que le monde nous change...

D'autres collectifs sont nés depuis, animés par le même souci ambitieux d'être les auteurs d'un théâtre qui regarde le monde

autrement, ils font les moments importants du théâtre contemporain, est-ce le vent de 68 qui souffle encore sa brise créatrice dans le cœur de quelques artistes citoyens? Si c'est le cas c'est la meilleure part d'une lointaine époque dont les marchands ont vite récupéré l'énergie créatrice au profit d'un mercantile usage.

PAR GÉRARD HARDY
COMÉDIEN

«Les idées qui mènent le monde, avancent à pas de colombe». Nietzsche
Je fais ce métier depuis 1962, j'ai toujours travaillé avec des gens avec qui j'avais envie de travailler. J'ai toujours lutté sur chaque petite chose de la vie, sans rien laisser passer, comme une fine résistance mais qui m'a permis de me sentir libre et d'avancer. Dans ma pratique artistique j'ai toujours pu parler et échanger avec les autres. À l'époque, j'étais dans la troupe du Théâtre du Soleil qui est resté mon «étalon or». Pour moi, mai 68 était un moment extraordinaire. Je jouais avec le Théâtre du Soleil «La Cuisine» et nous étions en tournée au moment des événements. Le Théâtre de St Etienne, où nous devions jouer, était en grève générale. «La Cuisine» parle du monde ouvrier, il y avait 30 comédiens sur le plateau. Jean Dasté qui dirigeait alors le Théâtre de St Etienne nous a suggéré d'aller jouer dans les ateliers et les usines de la ville. Il y a donc eu pendant le mois de mai 68, des spectacles et des débats dans les usines et ateliers. Les discussions n'étaient pas simples, avec de la confusion et des contradictions mais il existait un endroit de débat et d'échange d'une grande richesse même si parfois il pouvait être assez violent. Ensuite nous avons joué à Grenoble puis à Paris, chez Renault dans les ateliers de l'île Séguin où étaient 3000 ouvriers! Là aussi il y a eu beaucoup de débats, plus violents qu'en province, certainement du fait de la forte présence des syndicats, mais au moins ça discutait!

Nous avons, nous artistes, un rêve de communauté théâtrale. Il est vrai que cette période a permis une curiosité, un mélange des groupes et des classes qui n'existait pas avant. Tout le monde se parlait, il y avait plus

de collectif. On peut dire que s'il y a eu des prises de paroles extraordinaires, il y a eu aussi des prises de pouvoir insupportables. Mai 68 nous a transformés. Le jour de l'arrêt de la grève, je me souviens parfaitement d'avoir senti un changement, c'était palpable, très intense. Ensuite les années 70 ont eu un début très fou, suivi par «les années de plomb», ça ne résonnait plus, on sentait vraiment comme une chape de plomb. L'argent a fait la politique. Je crois qu'on a perdu des libertés. Aujourd'hui j'ai le sentiment que l'auto-censure règne. Est-ce dû à l'institution, au système subventionné? Le fait est qu'il y avait en 68 une liberté qu'il n'y a plus.

J'ai toujours bien aimé le slogan «Il est interdit d'interdire»...

PAR ARIANE ASCARIDE COMÉDIENNE

Excusez-moi, je ne veux pas faire de la provocation mais cela me fait sourire.

68 pour moi c'est la mise en place parfaite de l'art petit bourgeois d'aujourd'hui, même si certains y ont cru si fort qu'ils y ont laissé presque leur vie.

68 pour moi c'est 3 mois en plus de vacances et un air de liberté et de joie incroyable tout en entendant parler les adultes de souvenirs du quotidien de la guerre, devant ce temps qui les inquiétait et les interpellait.

Mais 68 est aujourd'hui si loin, comme si c'était quasi une fiction, comme si ce temps n'avait pas existé, et de plus on a tendance à le représenter comme un temps de folie et de joie de vivre, c'était avant tout un temps de lutte dans un pays où existait le plein emploi mais où la jeunesse étouffait dans un carcan sinistre et gris.

Je n'ai pas envie de parler de 68 de manière folklorique, je sortais de l'enfance en province d'un milieu populaire qui a mis longtemps à croire à ces étudiants qui hurlaient des slogans sur les avenues.

C'était un temps où les classes sociales existaient très fort et avaient une identité et où on était fier d'être ouvrier en tout cas on n'en avait pas honte.

68 c'est aussi peut être le début de la fin des classes sociales, je ne suis en rien nostalgique mais il me semble qu'aujourd'hui parler de 68 à la jeunesse à cet attrait que peut avoir un temps historique, comme la Commune de Paris. J'adore ces temps-là mais il me semble aujourd'hui plus important d'avoir une réflexion sur la réalité immédiate.

Car il faut chercher un nouveau langage, une nouvelle pensée philosophique et politique qui sera à mon sens très différente des enjeux de 68.

Voilà quarante ans que la société civile s'est appliquée à mettre en place un individualisme forcené et a réussi son coup, vos élèves écouteront 68 comme une belle histoire enthousiasmante et je vous renvoie au spectacle de Judith Davis et ses amis «Tout ce qui reste de la révolution c'est Simon» qui est une des plus intéressantes propositions théâtrales que j'ai vu ces dernières années.

Quant aux slogans on les a tellement bien récupérés pour les mettre sur des tee-shirts ainsi que le portrait de Che Guevara que je n'en dirai pas plus.

Nous sommes le 23 mars, hier les élections cantonales nous ont montré que le FN poursuit son chemin, moins glorieusement que ce que prédisaient les médias mais ça va pas mal tout de même et c'est cela qui m'interpelle car dans ses électeurs il y en a beaucoup qui ont participé à 68, j'en connais et pas que des ouvriers si ce mot, dans toute sa dignité, parle encore. Quant aux jeunes électeurs du FN, ils sont dans une telle souffrance et un non-sens politique pour certains que 68, dans les temps d'immédiateté dans lesquels nous vivons, c'est comme la révolution française c'est très très loin.

Je souhaite de toute mon âme que la jeunesse qui est l'hôte de votre école me fasse mentir, je tiens juste à dire qu'à mon époque au Conservatoire, il y avait une section syndicale et que nous nous mettions en grève. Avez-vous lu les carnets que Pierre-Aimé Touchard a écrit pendant

les événements de 68, d'ailleurs?

Quasi 10 ans plus tard j'entrais dans cette école, j'ai profité de la fin de la queue de la comète.

Vos élèves ont-ils déjà pensé à utiliser un moyen comme la grève?

Ils ne sont pas dans cet état d'esprit, ils ont autre chose à penser, cela ne veut pas dire qu'ils ne se posent pas de questions, mais ils n'ont pas le temps d'être passésistes, un monde tellement dur les attend, et nous, et j'en fais partie, ne sommes pas arrivés à l'empêcher de s'étendre, mais par contre j'ai la fierté de ne pas avoir participé à son éclosion.

Voilà je vous en veux presque de me remuer avec vos questions car j'ai cru et au fond de moi je crois encore à un monde meilleur comme disait l'autre mais par pitié ayons la décence de nous dire qu'on s'est bien planté ces cinquante dernières années!

PAR JULIE DELIQUEL MEILLEUR EN SCÈNE DU COLLECTIF IN VITRO

«La plaisanterie, c'est ainsi que j'appelle parfois ma jeunesse, la plaisanterie devait se terminer. Je suis rentré dans le rang, être comme les autres, que mon existence soit désormais semblable. Je renonçai à l'écriture prétentieuse de petits poèmes adolescents pour devenir, il était temps, professeur, enseignant auxiliaire dans le secondaire, parler dans le vide aux terrifiants héritiers des autres.» Monologue de Pierre dans **Derniers remords avant l'oubli de Jean-Luc Lagarce** (1988)

Nous sommes une génération qui n'a pas, contrairement à celle de nos parents, héros de 68, bousculé l'histoire. Nous n'avons pas fait la révolution. Nous avons été dans l'ombre des barricades, fascinés par l'insouciance d'une génération qui s'est imposée à l'Histoire.

Les révolutionnaires d'hier sont devenus nos parents, une génération qui au-delà des utopies envolées refuse encore aujourd'hui l'idée de vieillir et de laisser la place. La nécessité du devoir de transmission a été remise en question et pose également la question du regard que cette génération pose sur la nôtre.

Avant tout dans nos spectacles, j'avais envie de ne pas y répondre frontalement. Il ne s'agissait pas de créer une œuvre pamphlétaire mais de dépeindre des situations familières. Cependant, il y a une question assez centrale pour moi, c'est celle de la parentalité. Avoir des parents qui ont pu repenser l'éducation qu'ils voulaient donner à leurs enfants et bousculer ainsi les mœurs a été synonyme de liberté pour nous: l'enfant

est considéré en tant qu'individu à part entière. Les soixante-huitards ont eu l'envie d'être des parents différents de ce qu'étaient les leurs, et ils ont enfanté des individus qui sont à leur tour des parents différents de ce à quoi ils ont aspiré.

Je ne valorise pas un modèle plus qu'un autre mais je m'interroge sur le rapport à la convention et à la tradition. Notre génération revient parfois sur les acquis de 68, et épouse ce contre quoi ils s'étaient battus. Je pense à l'allaitement par exemple (Elisabeth Badinter dans «*Le conflit, la femme et la mère*») constate ce qu'elle appelle pour elle «un repli inquiétant sur le terrain des droits des femmes, lequel se manifeste, par exemple, par le regain des discours naturalistes visant à river les femmes à leur rôle de mère, et plus spécifiquement par le biais d'un diktat concernant l'allaitement») ou au mariage qui n'a jamais été aussi en vogue. Ces effets de balanciers sont vraiment curieux. Et ce qui m'intéresse, c'est que les discours s'affrontent puisque nos mères sont toujours là.

La génération des baby-boomers est encore très présente dans l'espace public, dans les médias, en politique et bien sûr dans le théâtre et l'art en général! Les soixante-naires d'aujourd'hui sont très puissants, très nombreux et sont parfois animés du syndrome de l'éternelle jeunesse... Il y a ce côté un peu «immortel» qui m'intéresse beaucoup. Ils ont voulu être des amants différents, des parents différents et veulent aussi être des «retraités» différents. Je pense à ces grands-parents qui ne veulent surtout pas se faire appeler Papi et Mamie. En voulant rester si jeunes, cette génération a peut-être conduit leurs enfants à être raisonnables avant l'heure?

On peut quand même émettre que les nouvelles libertés personnelles dont a pu bénéficier la génération 68 n'ont pas eu que des effets entièrement positifs sur la structuration identitaire de leurs enfants...

Nous avons peut-être aujourd'hui le souci d'offrir à nos propres enfants un cadre de vie très réglé, très protégé du monde des adultes et de ses conflits: «*Ce qui me frappe, c'est de constater à quel point nous avons tous adopté un mode de vie bourgeois et une éducation conformiste, non sans regret parfois*», écrit **Virginie Linhart** fille de Robert Linhart et auteur de «*Le jour où mon père s'est tu*».

Notre génération, dit Virginie Linhart passe tous ses samedis et dimanches au square pour que nos enfants prennent l'air alors que ses souvenirs à elle de week-ends sont dans des pièces enfumées où ses parents refaisaient le monde... Il faut bien en convenir:

«nous les enfants, passions après la politique». Mais c'était pour la bonne cause, pour un projet collectif, un monde plus égalitaire où adultes et enfants seraient plus heureux.

Nous sommes partagés, en tant qu'héritiers, entre les valeurs qui nous ont été inculquées et la réalité du monde dans lequel nous vivons. Nous évoluons dans un contexte totalement opposé à ce qu'a pu connaître la génération 68 dans ces années-là. On pourrait envier les utopies qu'ils ont portées si haut dans leurs jeunesses mais se demander aussi ce qu'elles sont devenues aujourd'hui? Cette génération a «*un temps imaginé que tout était possible*» alors que nous sommes inscrits dans une société où «*l'on ne parle plus que de l'individu*».

J'ai le sentiment que le retour au travail «en collectif» est aussi pour nous une façon de lutter politiquement.

Le paysage théâtral français a beaucoup bougé ces 5 dernières années: travailler ensemble, redonner à l'acteur une place centrale où il est plus qu'interprète mais aussi auteur et créateur, repenser la place dictatoriale du metteur en scène et créer au présent avec comme mot d'ordre «le vivant». L'auteur tout puissant, le metteur en scène tout puissant, le «théâtre d'art» ont laissé place à des formes collectivement pensées, improvisées pour certaines, où les salaires sont égalitaires et où la propriété (je pense au texte) appartient à tous.

Nous voulons créer ensemble un théâtre qui parle directement du monde dans lequel on vit et qui puise sa vitalité dans la notion de «réel» et de proximité avec le public.

PAR NICOLAS LORMEAU COMÉDIEN

2 ANS ET 10 MOIS

EN MAI 1968

15 ANS ET 10 MOIS

EN MAI 1981

Du mois de mai, voilà qu'on nous propose d'écrire à propos de celui de 1968. Et de rajouter: «sentez-vous libres».

Alors insolence pour insolence, je vais me sentir libre de parler du mois de Mai... 1981! 68, j'aurais pu aussi bien sûr: j'ai lu des trucs dessus. Je sais que c'est grâce à Dany et à ses potes - Dany, mon idole chez les verts et les européens, le mec qui porte l'Europe des peuples quoi, et en plus le mec qui fait gaffe à la planète - qu'on a pu rentrer vraiment dans la seconde partie du XX^e siècle. En 68, on est rentré dans l'après *après-guerre*.

J'ai lu aussi qu'en 68 - parce que bon: j'avais trois ans - les nanas brûlaient leurs soutifs, qu'à Woodstock on écoutait la musique à poil - j'avais le disque chez moi, j'adorais la photo de la foule au milieu de la pochette avec tous ces gens vraiment cools et radicalement à poil - qu'au Vietnam il y avait la guerre, et qu'au Conservatoire les «modernes» faisaient la guerre aux «classiques». Ça militait déjà sec pour l'abolition du concours de sortie.

La pilule débarquait avec les robes à fleurs, les pantalons pat' d'eph' et les Beatles. Tout d'un coup: y avait de la couleur partout, et des rondeurs dans l'art et dans l'air.

Le théâtre s'évadait des facs pour se jouer dans des squats, les artistes réinventaient des dramaturgies nouvelles, jouaient de nouveaux auteurs, sous de nouvelles formes: des usines de cartouches devenaient des foyers de création. Ariane Mnouchkine inventait le Soleil.

Tiens: mais j'en sais un peu finalement sur Mai 68 moi!!!!!!

Parce que finalement, pour se rendre compte des choses il faut les vivre, pas les subir... Moi, les «conséquences des événements» c'était ma vie: ma mère portait des robes à fleurs, la table de la cuisine était orange et les tabourets en plastique avaient des formes de sablier. Les classes étaient mixtes; il y avait des panneaux d'affichage libres dans les cours de mon lycée; les profs avaient les cheveux longs parfois; on m'expliquait que pour ne pas avoir de bébé

«ON
ACHÈTE
TON
BONHEUR,
VOLE-
LE!»

« NE ME

LIBÈRE

PAS JE

M'EN CHARGE. »

quand on faisait l'amour il fallait demander la pilule ; on m'avait emmené voir « Méphisto » au Soleil - j'avais 12 ans, et ce fut un choc - et « Molière » au cinéma - autre choc - mon frère avait les cheveux au genou et jouait au flipper en séchant quelques cours. Bref mon adolescence en 80 : c'était 68 à la manœuvre. Mais nous on s'en foutait totalement. On vivait. Nos aînés avaient fait avancer les choses. Tant mieux. C'était pas notre présent 68, pas notre histoire. Et pas encore l'Histoire.

Mon histoire la voilà : Mai 81. Mon 68 à moi. Mon fantasme. 68 c'était la secousse initiale, 81 la réplique. J'ai 15 ans et demi en Mai. Mon père est à bloc : il en est sûr Mitterrand va gagner. Avec ma mère, ils y croient. Mes deux frères aînés votent. Eux aussi vont voter Mitterrand. Moi, je ne vote pas. Je résume mon sentiment d'alors : si Giscard passe c'est la fin du monde et je me suicide, si Mitterrand gagne le monde change, devient meilleur et plus juste.

Et puis aussi : si Mitterrand gagne on abolira la peine de mort. **ON ABOLIRA LA PEINE DE MORT.** Je ne sais pas si on s'est bien rendu compte... Mais en Mai 1981, on a aboli la peine de Mort. Rien que pour ça, 81 dépasse 68.

Bon, à part ce fait historique - qui, encore une fois, pourrait suffire - en 81 on entendait que les « riches » fuyaient avec leur argent - et pour certains c'était vrai - on a eu des ministres communistes - dont le grand Jack Ralite qui fit tant pour la culture, à Aubervilliers et ailleurs - Jack Lang donnait une dimension nouvelle au Ministère de la Culture, les radios sont devenues « libres », le temps de travail est passé à 39h, les congés payés sont passés à 5 semaines. Bref, en 81 j'ai 16 ans, je rêve d'un monde et d'une France plus justes et plus libres et c'est ce qui se passe. Je fréquente le lycée Voltaire à Paris, ma classe est partagée entre les « arabe première langue » et les « russe première langue », mais comme le chiffre tombe pas rond il y a un « russe » qui est mis dans le groupe des « arabe ».

Le russe c'est moi. Mes copains sont arabes, kabyles, berbères... Dans le lycée il y a un groupe sioniste très actif, j'ai un copain là-bas aussi - il m'avait offert une superbe étoile de David, fabriquée avec des clous de charpentier que je portais fièrement à coté de ma croix de Taizé. Dans notre classe on a aussi les frères Amouzou qui viennent du Togo : on racontait qu'ils étaient de la famille du président de la république du Togo. Voilà. Je suis en section scientifique, et je fais du théâtre ; je suis français d'origine Russe, chrétien orthodoxe et mes potes sont juifs, musulmans, protestants et catholiques. Les classes sont mixtes : on fait des boums et on s'embrasse sur la bouche. Quand on sera prêts on fera l'amour et tout ira bien : on a la pilule et le sida n'est pas encore là. Voilà, mon 68 à moi c'est ça : On est **ENSEMBLE.**

Sans doute poussé par ce vent de fraîcheur, je décide d'annoncer « officiellement » à ma famille que « j'aimerais bien devenir comédien ». La nouvelle est très bien accueillie, et dans la foulée ma grand-mère m'abonne à la Comédie-Française. Comme c'est une vieille dame - la Comédie-Française, le changement de 81 ne débarque en la personne de Jean-Pierre Vincent que deux ans plus tard : je vis en direct le clivage créé entre les « vieux abonnés » et le « nouveau public » à travers sa programmation audacieuse et l'appel à des metteurs en scène novateurs.

Bon, pour être tout à fait honnête, entre 85 et 88, je suis étudiant au Conservatoire et là, mon petit mai 68 à moi, est un peu terni. D'abord parce que le Sida a débarqué et qu'il est à ce moment-là particulièrement meurtrier. « Faisons l'amour, pas la guerre » disait-on en 68 : en 85 l'amour tue comme la guerre. Ensuite, bon, ben c'est comme toujours : la réalité rattrape l'utopie. Les conservateurs reviennent, on cohabite. Le Pen prend de la vitesse... Bref.

Je conclurai par cette pensée soudaine : Et si Ariane Mnouchkine lorsqu'elle fonde le Soleil, ne sait pas que c'est le Soleil qu'elle fonde ? Et si Jean-Pierre Vincent en invitant

Klaus Michael Gruberg ne savait pas qu'il vient de faire passer la Comédie-Française au XX^e siècle ? Et si Daniel Cohn-Bendit n'avait rien su, rien voulu d'autre que de redonner la parole à la jeunesse et à l'espoir et que le monde avait ainsi changé mais malgré lui ?

Finalement ne passons nous pas notre vie à nous souvenir de ce qui ne s'est pas passé ? Ne confondons nous pas en permanence, l'actualité et l'histoire ?

Mais tout de même et quoi qu'il en soit : sans « les événements de 68 », pas de mai 81, et sans mai 81, la guillotine serait encore debout.

PAR FRÉDÉRIC FISBACH COMÉDIEN, MEILLEUR EN SCÈNE

Mai 68 ? La première chose qui me vient c'est la reconnaissance.

Ceux qui ont fait 68, ont participé à une tentative de faire passer l'humain devant et d'envisager une société à l'aune des réalités humaines. Ils ont placé le corps au centre de la scène, ses besoins, ses réalités, ses aspirations et ça, c'est quelque chose, un tour de force, au pays des grosses têtes.

Ensuite, me viennent les slogans. Ils n'ont pas pris une ride. Je suis pris de vertige en lisant ces slogans et en voyant la société contemporaine telle qu'elle va.

Je ne veux pas PERDRE ma vie à la gagner ! Gagner sa vie à quel prix ? L'expression « Gagner sa vie » est vraiment torde, la preuve, elle se détourne à merveille. Qu'est-ce que ça dit ? L'argent ne fait pas le bonheur, c'est sûr. Il y a toujours quelqu'un pour rajouter, « mais il y contribue » et je trouve ça bête.

Avoir la possibilité de choisir sa voie ? Tout de suite je pense à ce que je cherche au théâtre avec les gens. S'occuper de l'être, plutôt que de l'avoir, ne parler que de ça. J'ai un ami qui dit : « on s'occupe de la sécurité intérieure des gens », et aussi « on travaille l'écologie du regard ».

On n'arrête pas de le faire en jouant, en racontant des histoires, en choisissant les formes de représentations les plus justes possibles pour raconter.

On n'a pas arrêté de faire ça à longueur d'atelier dans le cadre scolaire ou avec des amateurs, en parallèle des répétitions et du jeu. Beaucoup de ceux qui font du théâtre, sont allés à cette école de l'action culturelle.

Une façon d'envisager la création à partir des réalités contemporaines et de ne jamais oublier le prix de la baguette ou du ticket de métro.

Un héritage de 68 ? De la déclaration de Villeurbanne ? Sans doute, même si ça avait commencé avec les mouvements « jeunesse et sport » dès l'après-guerre.

Faites l'AMOUR pas la GUERRE :

Donner il n'y a que ça, rien d'autre. Et l'amour c'est la plus belle façon de donner, non ? La puissance d'un acteur est à l'image de ce qu'il est dans la vie.

On ne peut pas tricher avec ça. Sur un écran, sur un plateau, c'est la femme ou l'homme, si on voit l'acteur c'est mort.

L'imagination au POUVOIR :

Ca me fait penser à Dubuffet qui disait, je crois dans Asphyxiant Culture, qu'il faudrait qu'un jour tout le monde fasse de l'art,

et que ce jour-là, l'art existerait vraiment, mais qu'on en parlerait plus puisque tout le monde en ferait.

Pourquoi j'écris ça ?

Sans doute pour ne pas parler de la tristesse et du vertige que provoque ce slogan quand je le confronte à la situation politique et institutionnelle actuelle.

Il est INTERDIT D'INTERDIRE :

Il est facile à retenir, c'est comme une blague. Ça dit quand même que si on commence à interdire on s'en sort plus.

Il vaut mieux ne pas commencer, mais une vie sans interdits, c'est possible ?

C'est ce genre de questions que posait 68, c'est avec ce genre de questions qu'on travaille sur les plateaux, pour les écrans.

La BEAUTÉ est dans la rue :

Là, je pense à ce qu'est devenue la rue depuis, Basquiat, Banksy, le street art, le hip hop... C'est Cage qui ouvre sa fenêtre et qui entend la symphonie des rues de New York. C'est la Nouvelle Vague, c'est peut-être elle qui a nourri cette phrase ? La rue c'est la beauté d'une ville.

Non à l'ÉTAT POLICIER :

Serait-il dans la nature de l'état d'être policier ? Un état peut-il ne pas être policier ?

Depuis quinze ans, en tout cas, il en va des libertés individuelles comme de la peau de chagrin. On ne sait pas où ça va s'arrêter, au nom de la sécurité et du fantasme du risque zéro, zéro mort et prospérité garantie.

Prenons nos DÉSIRES pour des RÉALITÉS :

C'est le crédo de tous les artistes, non ? Pas tous ? Ah bon ?

Quand les PARENTS volent les ENFANTS trinquent :

Le pillage des ressources naturelles de la planète.

Quel monde on veut laisser à nos enfants ? Si on voit les choses comme ça, on change sa façon de manger, de se déplacer, de consommer, on se dit qu'il n'y a pas de miracle et que « les trente glorieuses » ont eu lieu sans le souci de l'après.

Que les trente années qui ont suivi n'ont fait qu'amplifier le mouvement.

Qu'on a rien appris depuis et qu'on continue le massacre !

Vivre SANS TEMPS MORTS et jouir sans entraves :

Jouir sans entraves ou avec, mais jouir.

Je comprends d'abord comme un désir d'accélération qui m'est assez étranger.

Ensuite une sorte de vigilance à vivre en vivant, à être dans la vitalité de chaque instant.

De chasser la mort dans la vie, tant qu'on est en vie.

Comme disait Sony Labou Tansi : « J'écris pour tuer la mort dans la vie. »

On ne tombe pas AMOUREUX d'un taux de croissance :

C'est le jumeau, de « Faites l'amour pas la guerre ». Oui ne voir que la croissance, toujours plus de croissance, c'est la fuite en avant et ça mène à la guerre.

Une guerre, invisible ici, mais bien présente ailleurs.

Parce que c'est la croissance, encore et toujours notre croissance, contre celles des autres. Il n'y a pas de miracle, l'enrichissement massif de quelques-uns, appauvrit massivement la grande majorité des autres.

Ça n'a jamais été pire qu'aujourd'hui ! Et si on apprenait enfin qu'il n'y a qu'un seul monde ?

ÉLECTIONS piège à cons :

C'est raide mais... Tant que les politiques n'auront pas de parole, tant qu'ils feront de la politique un métier et tant que le vote blanc ne sera pas comptabilisé à part...

Le non-respect de la parole c'est le pire.

Si une personne te dit qu'elle va faire un truc et qu'elle te ment, c'est nul, ça fout la merde. Si on ne peut plus compter sur la parole rien n'est possible.

Il faut relire de temps en temps, « L'Outrage aux mots » de Bernard Noël.

Fermions la télé, OUVRONS LES YEUX :

On peut aussi apprendre à ouvrir les yeux et à regarder la télé ou n'importe quel écran. On n'est pas obligé d'adhérer à tout, on peut se faire sa propre idée.

C'est à ça aussi que ça sert l'Art, se forger un point de vue, une capacité de jugement.

Nous sommes tous des ENRAGÉS :

Je l'ai gardé tout en ne l'aimant pas.

C'est la posture qui me déplaît, l'injonction à être comme ça, sinon c'est l'exclusion.

J'aime les doux dingues, les rêveurs insolites, les éclairées détendus, les pacifistes, les gens qui se posent.

Ils ont le courage de leurs opinions, ne reculent pas, ils continuent à trouver le moyen de donner, même s'ils ne sont pas d'accord.

La semaine dernière, je passais place de la Concorde à vélo, un embouteillage monstre. À l'endroit où la rue Royale débouche sur la place, il y a des travaux, je m'arrête pour regarder.

Les pavés sont enlevés, en tas, et dessous du sable...

PAR MATHIEU ROY MEILLEUR EN SCÈNE

Mai 68 / Mai 2015 : Quels combats ?

Je suis né en 1981 et j'avoue que les événements de « Mai 68 » ne font pas directement partie de mes souvenirs les plus immédiats, ni même les plus évidents. Je m'en fais plutôt une image qui correspond à une époque et à des combats qui s'y sont menés pour l'émancipation des individus dans une société patriarcale, bourgeoise et réactionnaire. Je ne crois pas non plus que les cours d'histoire s'y arrêtent beaucoup. Cette révolution des mœurs s'est retrouvée dans des expressions artistiques dont le Living Theatre en est l'un des exemples les plus marquants. Mais je n'existais pas encore quand ces formes de spectacle ont bousculé les codes de la représentation théâtrale et la place du spectateur. La seule figure emblématique que je retiens de « Mai 68 », celle qui, pour moi, résiste encore : c'est Daniel Cohn-Bendit. Il demeure un des seuls hommes de cette génération qui a poursuivi ce mouvement révolutionnaire au niveau politique lorsqu'il était au Parlement européen et dans ses prises de position personnelle qui lui valent d'être officiellement « blacklisté » par Vladimir Poutine. Si notre devoir de mémoire est nécessaire pour comprendre le monde dans lequel nous évoluons, je suis malgré tout fatigué d'entendre parler de « Mai 68 » comme d'un âge d'or révolu. Tout comme je ne supporte pas le règne, très français, d'une certaine forme de nostalgie. Ce règne qui fait les heures glorieuses des émissions TV en prime time ambiance souvenez-vous comment c'était beaucoup mieux dans les années, 60, 70, 80 et même encore, allez oui soyons fous, 90 ! Ces discours pour le moins réactionnaires sont dangereux car ils nous renvoient, dans le fond, bien avant ce fameux mois de Mai 1968.

Alors oui, souvenons-nous, rappelons-nous, commémorons...

Mais surtout interrogeons-nous sur le(s) combat(s) à mener aujourd'hui et agissons, maintenant !

Dans son essai « Tout peut changer : capitalisme et changement climatique », Naomi Klein dresse un constat alarmant de l'état de notre planète Terre. Elle nous rappelle que notre éco-système est fragile, précaire et qu'il dépend pour beaucoup de nos modes de vie et de consommation. Surtout, elle démontre que ces problématiques essentielles sont à la fois politiques, économiques et culturelles. Aujourd'hui, ce qui a profondément changé depuis Mai 68 c'est la mondialisation et le numérique. Nous prenons conscience de l'interdépendance des êtres humains sur la planète ainsi que de la responsabilité de nos actes isolés dont les conséquences peuvent être irréversibles à l'autre bout du globe. Bien sûr, cette question dépasse la seule sphère théâtrale française mais si les artistes ne s'emparent pas de ces problématiques majeures, s'ils ne s'en font pas l'écho sur les plateaux, alors je ne vois plus très bien à quoi servent ces espaces publics que sont les théâtres. Le théâtre demeure aujourd'hui plus que jamais le lieu où nous devons poser ces questions et ouvrir un espace de dialogue entre toutes les générations à travers le prisme des auteurs vivants. Modestement, je travaille avec la Cie du Veilleur à ouvrir ce débat citoyen en proposant des créations contemporaines qui osent jeter, je l'espère, « des pavés dans la mare ».

Par exemple, nous avons créé en janvier 2014 au TAP à Poitiers, *Martyr* de Marius von Mayenburg. Cette pièce raconte comment un adolescent se radicalise dans sa lecture de la Bible. Mayenburg ne donne pas de leçon, ne résout pas d'équation, il questionne notre responsabilité d'adulte face au comportement d'un jeune fondamentaliste. Cette œuvre est nécessaire aujourd'hui à faire entendre, surtout après les attentats du 7 janvier 2015 tout comme le film de Diastème, « Un français », dont l'histoire suit l'évolution sociale et psychologique d'un skinhead d'extrême-droite sur trois décennies. Pourtant aujourd'hui en France, les 50 avant-premières du film ont toutes été annulées et la sortie en salle est largement compromise. Le journal *Le Parisien* du 26 mai dernier explique que « Les exploitants auraient peur des réactions du public dans un contexte national tendu ». Une œuvre artistique, en grande partie financée par de l'argent public, ne peut rencontrer le public, donc **EXISTER**, simplement parce que des distributeurs ne veulent surtout pas que le film fasse débat, pose des questions, suscite des réactions.

Nous voilà devant un problème de distribution. Tout comme les petits producteurs de semence ne peuvent rivaliser avec la firme Monsanto, quand un produit culturel dérange, aujourd'hui, il suffit de ne pas le mettre en rayon pour que personne ne puisse l'acheter.

C'est aussi simple que cela et personne n'ira faire la révolution, en Mai 2015, pour un film. Heureusement, les combats de Mai 2015 ne sont plus les mêmes que ceux de Mai 1968. Malheureusement, il faut rester vigilant pour que les tensions réactionnaires, patriarcales et bourgeoises ne reviennent pas hanter nos nuits et faire les yeux doux à nos enfants qui ne savent pas encore, eux, que le « ventre est encore fécond d'où a surgit la bête immonde ».

PAR SIMON REMBADO
ÉLÈVE COMÉDIEN AU CNSAD

Une trace de mai 68 dans le théâtre et dans l'art aujourd'hui, ce serait peut-être une véritable gêne avec la discipline. La discipline, ça a quelque chose d'un peu sale, dont on ne veut pas se charger. C'est la marque d'un passé dont on veut se démarquer. Être à l'heure, faire silence, remettre ce qu'on emprunte là où on l'a trouvé, dans le monde de l'art c'est souvent considéré comme des trucs de fascistes. Alors parfois quand on assume de faire la police, de faire le chef, par contrepoint on tombe dans l'excès inverse : on exagère son autorité et on tape fort sur la

table. Et ça c'est vrai que c'est un peu fasciste. Ce qu'on a gardé, ce qu'on a oublié... Quelque chose m'avait beaucoup choqué, en 2008, quand on a célébré les 40 ans de mai 68 : la fnac a changé son logo pour le faire ressembler à un poing levé, et a fait réimprimer des sacs exprès. On devenait un nostalgique de la révolution en achetant des DVD. J'ai trouvé ça épouvantable. Et à l'inverse, quand j'entends des gens comme Éric Zemmour cracher sur l'héritage de mai 68 qui serait cause de tous nos maux, je trouve ça indécemment. Notre souvenir de mai 68, c'est soit des pubs, soit la fin de la civilisation. Personne n'en parle de manière intéressante.

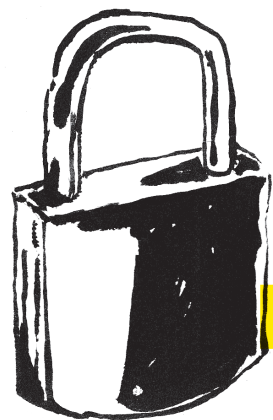
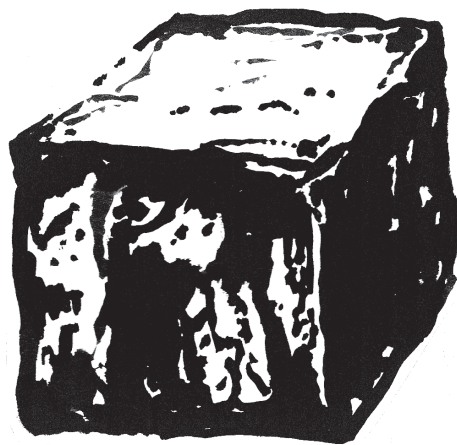
Mai 68, dans ma pratique de tous les jours, ça résonne beaucoup... Quasiment tous les professeurs de théâtre que j'ai eus dans ma vie sont d'anciens élèves d'Antoine Vitez, qui est arrivé au Conservatoire dans la foulée de mai 68. Tous les jours quand je monte les escaliers de l'école, je regarde les portraits encadrés des professeurs illustres, et je crois bien que pas un ne date d'avant 68. Il ne doit y avoir que les noms des salles Louis Jouvet et Georges Le Roy, et de la bibliothèque Béatrix Dussane, qui rappellent qu'il y a eu un Conservatoire avant cette date charnière. Et franchement, ça m'embête. C'est un peu la pensée unique, ou l'adoration des idoles. Et c'était tout de même il y a 47 ans. 47 ans avant mai 68, on était en 1921. Date de la création de cette chose alors révolutionnaire qui était la « classe d'ensemble », si je ne me trompe pas, et qu'on a heureusement fait disparaître avec les réformes qui suivirent 68. Que devait dire les élèves de 68 quand on leur glorifiait 1921 ? Mon slogan préféré de mai 68, ce n'est pas très original mais c'est « **Sous les PAVÉS, la plage** ». Parce que j'ai mis très très longtemps à comprendre qu'il y avait effectivement du sable sous les pavés arrachés aux rues. Je trouvais donc cette phrase très surréaliste et évocatrice de, je ne savais pas trop quoi... C'était confus mais mon imaginaire y répondait bien. Encore aujourd'hui, je me la dis, et ça me plaît.

PAR MARCEAU DESCHAMPS-SÉGURA
ÉLÈVE COMÉDIEN
ET MEILLEUR EN SCÈNE AU CNSAD

Selon moi, la principale trace du mouvement de Mai 68 dans le théâtre est celle de son nihilisme. Tous ses nombreux refus, de l'autorité, des valeurs, de l'ordre. Dans l'art, depuis 68, il souffle un vent de totale liberté, très en accord avec l'idéologie libérale qui est celle de nos sociétés occidentales, que ce même théâtre passe pourtant son temps à dénoncer. Cette liberté, qui se veut totale, ombrage la notion de responsabilité qui est pourtant son essentiel corolaire. Et, comme dans notre système libéral, cette lecture très

grossière de la liberté a étendu une hégémonie presque indiscutable, qui bride paradoxalement les libertés d'expression ou de pensée, qu'elle espère pourtant défendre. La trace la plus ostensible de Mai 68 dans le théâtre contemporain, c'est le conformisme libéral qui se pense anticonformiste et libertaire. Le peu que je sais des formes des années 70, telles qu'on les grossit, - ce que j'en imagine grossièrement - les place sous le signe de l'expérimentation formelle, étayée par la pensée romantique (anticlassique ?) que « la forme, c'est le fond ». Travailler strictement sur le corps, sur le cri, sur la matière, sur l'éclatement, sur la durée, sur l'inaction. Il s'agissait d'ouvrir des possibles ; et cela, semblait-il, ne pouvait se faire que par le refus des entrées traditionnelles, perçues comme « bourgeoises » : la narration, la fiction, la psychologie. Dans ces refus, je vois l'héritage romantique de l'artiste comme génie, sans retrouver l'urgence d'un dialogue avec les masses. Au contraire, ce théâtre fantasmé se construit par opposition aux masses, à leurs goûts, à leurs codes. J'ai conscience que cette vision est incorrecte, ou tout du moins grossière, mais les choses m'apparaissent ainsi. Ces expériences auront ouvert des voies, des possibles magnifiques, dès lors que de grands artistes les auront réconciliées avec les entrées plus traditionnelles : je pense aux Chéreau, Planchon, Mouawad, Jolly et autres affamés de théâtralité. Mais face à eux, beaucoup d'échecs et de méprises auront mis à flots autant de radeaux de solitudes.

Ce repli égocentrique de l'artiste me paraît n'être qu'une dégénérescence du projet de Mai 68 : dépasser les contraintes sociales pour rejoindre un vaste projet humaniste ; le devenir de la communauté humaine dans son entier. J'ai une grande foi en l'art, en son pouvoir, en son impact. En l'unique puissance des projets utopiques. (Peut-être n'être ce là, un premier héritage de ce mouvement de notre histoire sociale.) Et c'est pourquoi je pense aujourd'hui, comme on pouvait le penser à cette époque, que notre geste artistique doit être engagé dans un



1968 : S^t GERMAIN
**NOUS
SOMMES**

**TOUTS
DES JUIFS
ALLEMANDS**

Léonard Martin,
promo 2015 des Beaux-Arts de Paris

projet social et humain ; un projet d'épanouissement. Le fait que notre parole, en tant qu'artiste - spécifique seulement en cela qu'elle s'étend en permanence sur le domaine public et collectif - soit dotée de cette puissance dynamique implique, à mon sens, la responsabilité de l'artiste dans le devenir collectif. De même que tous les membres de la société, il importe - à cette société-même dont il fait partie - que l'artiste tende, à son échelle, vers l'épanouissement individuel et collectif de ses membres. Comme l'artisan, le journaliste ou le scientifique, le salarié ou l'entrepreneur, l'artiste pratique un savoir-faire qu'il met au service de la communauté humaine.

Certes, Mai 68 a donné à voir une certaine force de contestation ; mais à mes yeux, Mai 68 a surtout donné à sentir une extraordinaire force de proposition. Il s'agissait, dans cet état d'effervescence, de chercher, d'inventer, de formuler tous les possibles de notre organisation sociale ; et surtout, il s'agissait de travailler à les mettre sur pied. Plus que la contestation, il m'importe de retenir (et d'encourager à retenir) la proposition. Certes, il ne s'agit que d'une question d'angle. Mais qui a déjà attaqué le marbre pour lui donner la forme de l'idée et du beau, entaillé la brique ou le bois pour en extraire un logis, déchiré le contour d'une lettre pour qu'elle ressemble un peu plus à l'amour, extrait une écharde de verre ou de parquet d'un pied ensanglanté, ou marché dans la ville ou la forêt pour se rendre au lieu de son désir sait que si peu sépare la réussite de l'échec, l'équilibre de la chute, le bonheur de la frustration, la guérison de la douleur et l'errance de l'erreur ; si peu qu'un angle mal réglé.

En cela, la mémoire que nous avons des événements de Mai 68 me paraît insatisfaisante, obtuse : elle garde l'apparence de la révolte, mais oublie le cœur du projet d'épanouissement. La révolte me semble devenue un tic, une attitude stéréotypée que l'on associe maladroitement à la liberté. J'entends répéter à longueur de travail et de création que « les règles sont faites pour être transgressées », et en substance, dans toute conversation de fond, qu'il est « interdit d'interdire ».

Il me semble, chaque fois, que cette position est insatisfaisante. Qu'elle donne plus de place à l'image de la liberté qu'à la liberté elle-même. Que souvent, cette image est même une nouvelle entrave qui restreindra la liberté de l'artiste.

Deux images s'offrent à moi qui racontent cette sensation : celle de la fleur, et celle de la fièvre. La première envisage la question de l'autorité et des valeurs ; la seconde s'intéresse à une attitude de l'individu face à cette question de l'autorité et des valeurs,





Léonard Martin - promo 2015 des Beaux-Arts de Paris

héritée – pour grande partie – de Mai 68 : la révolte. Puisque cette seconde décrit une défaite de la pensée, et que la première postule d'une volonté plus souterraine autant que plus ferme, et dans un souci de dynamisme de la pensée, dégagant sous le noeud le ferme fil qu'il suffirait de suivre, nous les livrerons donc dans cette ordre : d'abord la fièvre de la révolte, locale pour être saine ; ensuite (et la précédant, et la suivant), la pousse effrénée de la fleur. La révolte est à l'individu dans le corps social ce que la fièvre est à chaque cellule dans le corps humain : une réaction spontanée face à une intrusion extérieure persistante perçue comme dangereuse, car irréductiblement étrangère, inconciliable avec son propre métabolisme. Cet échauffement vise à détruire le corps étranger, et la menace qu'il semble représenter, pour permettre à nouveau la vitalité de l'organisme. Aussi, cultiver la fièvre comme attitude quotidienne me semble une première maladresse : le corps doit tendre vers sa propre paix, et non vers son inconfort installé. Ensuite, et surtout, car la fièvre ne fait pas tout. Si elle peut éliminer, localement, les maladies bénignes, elle le fera probablement de manière moins efficace qu'une bonne hygiène de vie en amont, qu'une intense activité physique au moment de la maladie ; laquelle activité chauffe l'organisme comme la fièvre, mais dans la maîtrise et la décision de l'individu. Ensuite, car il est nombre de maladies qu'une fièvre ne saurait inquiéter. Là encore, c'est tout le renfort de l'activité individuelle et sociale qui est nécessaire à rétablir la santé : la médecine, voire la médication. Mai 68 a été une fièvre, considérable, qui a permis d'engager directement le corps social, collectivement et individuellement, dans une action. Ce fut un signal, suivi d'une réponse. La fièvre et la révolte ne sont pas à chercher : elles sont à guetter et à écouter. Prévenir, d'abord (il me semble toujours meilleur d'éviter la maladie, autant que possible) ; puis, le cas échéant, entendre et réagir.

La première métaphore, celle de la fleur, me paraît la plus propre à saisir ce jeu complexe d'attitude et de positionnement de l'individu face à l'autorité. Posons que l'épanouissement de l'individu est semblable à celui d'une fleur. Cet épanouissement pousse l'être, inlassablement, vers le soleil de ses valeurs : la justice (individuelle et sociale), le bonheur, la liberté, qui brillent au-dessus de sa tête, nécessaires à son plein bonheur. Un tuteur, éventuellement peut accompagner sa pousse : il s'agit des structures et des conventions sociales. Orienté verticalement vers ces mêmes valeurs, un tuteur peut être un appui précieux pour la course de la plante vers son épanouissement. Cependant, placé comme un obstacle sur son chemin, un tuteur désorienté ne peut que freiner, ou partiellement dévier, contraindre le chemin de la plante. Mais un tuteur n'a pas le pouvoir d'étouffer la soif d'épanouissement de la plante : elle continuera, continuellement, à pousser vers le soleil de son épanouissement. Telle est donc ma lecture de Mai 68 : le signe que rien n'entrave la course des sociétés humaines vers l'épanouissement, pas même les erreurs nombreuses mais réparables des constructions sociales. Je ne lis pas dans Mai 68 une révolte contre l'autorité ; je lis dans Mai 68 un soubresaut vers des autorités plus hautes et plus intimes, mais communément partagées. S'il y a une révolte, c'est à la manière de l'Antigone antique, qui refuse l'injustice d'une loi immorale, mais lui préfère la justice d'une loi morale. Je ne crois pas en la transcendance (je suis peut-être en cela encore héritier de cette révolution), je suis profondément humaniste, et ces choses que j'appelle des « lois morales » ne tiennent leur autorité que du projet social même qu'elles sous-tendent, et que la communauté décide de choisir. J'ai foi en cette notion de projet social. Pour moi, le mouvement révolutionnaire de Mai 68 confirme l'évidence de ces valeurs morales qui nous meuvent et nous

nourrissent, et l'enjeu pour l'épanouissement social d'orienter ses structures et ses conventions vers cet horizon qui les porte : celui de l'épanouissement individuel et collectif. Il était nécessaire de refuser des cadres et des pratiques dans ce qu'elles avaient de contradictoire avec le projet social dans lequel elles s'inscrivaient parfois ; des cadres et des pratiques, en cela, contre-épanouissants, et immoraux (la morale désignant l'ensemble des cadres et des pratiques orientées vers l'épanouissement social). Une normativité excessive (de l'individu, du couple, des critères esthétiques et artistiques), le recours à la sanction physique dans l'éducation, pour ne prendre que ces deux exemples, commençaient bien à être perçus comme contre-productifs dans le projet d'épanouissement, et donc le desservant, abîmant au passage les êtres entravés. Mai 68 est l'affirmation de la nécessité d'un projet social conforme à la morale ; la révolte n'en est que la conséquence non nécessaire, suscitée par la conjoncture. Il est donc à nous de rester vigilant sur notre propre conjoncture, sur nos propres fièvres, mais surtout de rester attentifs à notre propre pulsion de pousse, pour réagir avec lucidité et donc efficience aux entraves dommageables que rencontreraient nos projets lumineux.

Pour tout cela, je ne saurais donc reprendre les slogans de Mai 68 qu'en les transformant quelque peu, avec ma révérence assumée et presque irrévérencieuse, qui me prévient souvent des révérences déniées et liberticides. Je veux leur faire porter l'histoire de notre réception de Mai 68, ou bien chercher à remotiver le sens qu'il me semble voir s'y distinguer, que notre temps aura souvent délavé. Je n'en connais peut-être qu'un autre, de slogan, à vrai dire.

Je ne pense pas qu'il devrait être interdit d'interdire, mais plutôt qu'il serait très encouragé d'encourager, ou qu'il serait désirable de désirer.

Si l'humanité devait être une traversée maritime, comme celle du Titanic, et les projets autant de vaisseaux, je pourrais dire, regardant en arrière vers ces événements que sous l'épave est la plage. L'épave que nous faisons de la plage qui portait ce projet humain.

Mais l'image de la plage me parle assez peu, sinon dans les publicités idylliques qui échouent sur les murs des métros sans me faire envie, retissant que je suis à payer aussi cher pour me baigner, ou me procurer chaleur ou rêve (autant de choses qui se trouvent à portée de main et d'esprit, même dans nos grises cités). C'est pourquoi, filant la métaphore arboricole qui m'est si chère, et avec à l'esprit l'image de la saxifrage, cette plante capable de percer au travers du béton, telle que la décrit Grégoire Aubin, je préférerais un autre travestissement de l'expression, qui l'éloigne un peu plus pour plus nous la rapprocher : Sous les pavés, la plante. Telle est je crois, notre condition sociale, telle que révélée par Mai 68 : sous nos structures sociales, quelque chose pousse irrésistiblement, parfois sourdement, mais prête à les renverser si elles devaient brider son épanouissement véritable.

Telle est l'image qui raconte également mon rapport à l'écriture, en art, au théâtre. Si un texte est une construction d'importance, c'est bien la plante qu'elle renferme perméablement qui importe, cette plante qui, dès que nécessaire ou bénéfique, peut surgir et s'extraire de derrière les pavés, pour fleurir, sauvage héliophage, vers le soleil de notre choix.

PAR CATHERINE ANNE AUTEUR, MEILLEUR EN SCÈNE

Quand j'y pense, ce qui me brûle, c'est le besoin de comprendre pourquoi les révolutions produisent toujours des réactions, des retours en arrière... Pourquoi les portes ouvertes, arrachées, traversées lors des révolutions nous reviennent au nez, dures, épaisses, fermées ? Et comment avancer dans le sens de la liberté et du partage du monde ?

PAR GEOFFREY CAREY COMÉDIEN

Je pense toujours à Paris et la Sorbonne quand les mots 68 sont évoqués. Je viens de Californie, USA, plus exactement de Los Angeles, et en 68 c'était pour nous très romantique et incroyable tous ces gens en blue jeans et longs cheveux qui jetaient des pavés et étaient en photos avec de la fumée partout, et les centaines de policiers et masques en plastiques. En Californie, j'étais sur le campus de l'université à Santa Barbara et on était plutôt hippie ! Pour nous la révolution a commencé à Woodstock en 1969, l'année après les événements à Paris. C'est un moment où tout a changé pour moi : musique, (the Doors, Hendrix et Janis Joplin), théâtre (Hair avec les gens nus sur scène) et les activistes politiques qui protestaient contre la guerre au Vietnam. 68 a commencé chez nous en France, et a continué mais ce sont plutôt les mœurs qui ont changé très vite ! En effet, tout le monde fumait partout de la marijuana et du hash dans les rues de Westwood (où se trouvait l'université de California à Los Angeles), Angela Davis était professeur là-bas et les black panthers venaient nous parler. J'étais trop innocent pour comprendre les vraies tendances politiques de 68 car j'étais chez les jésuites, avec les frères et sœurs catholiques, pendant 15 ans. J'ai même été appelé pour le Vietnam et tellement poussé par mes parents que j'étais prêt à partir là-bas. Grâce au lavage de cerveau qu'on a subi je croyais que la guerre était une aventure très lyrique et baroque ! Mais je savais que les généraux ne m'auraient jamais donné un fusil car j'étais trop myope ! C'est cela qui m'a sauvé car l'armée m'a refusé en disant que j'étais si myope que j'étais pire que l'ennemi avec un fusil à la main ; ils m'ont donné un 4F qui veut dire handicapé physique. Mon père et ma famille avaient honte, alors je suis parti pour faire mon 68 à moi : c'est à dire je suis arrivé en France lorsque 68 était très actif en 1971, et comme j'étudiais à Bordeaux j'ai eu la possibilité d'assister aux manifestations contre la guerre au Vietnam et d'autres causes anti-américaines comme par exemple contre le président Nixon. Pour moi c'était fou, fort et envoutant cette ambiance. Et mon esprit théâtral a changé aussi. Le théâtre n'était plus à Broadway mais dans la rue, la France m'a montré cela ! (Living Theatre à Vincennes) 68 était devenu presque un mode de vie et un mot que j'utilise encore pour me décrire. Par exemple : je n'avais pas de compte en banque ou chéquiers car on disait qu'on était très 68 ! « Cash » était le mot ! à la 68 on vivait au jour le jour ! Je n'avais pas de CV pour me présenter pour un travail car on était libre et disponible pour tout à la 68 ! En fait le mot 68 est devenu un adjectif pour moi ! J'ai eu la chance d'être au Conservatoire comme élève étranger de 1974 à 1978 et vraiment on était en pleine mentalité 68. Cela a provoqué le départ de certains professeurs de théâtre choqués par l'esprit libre et contestataire de monsieur Vitez et d'autres professeurs visionnaires au Conservatoire ! Bien sûr, étant un bon petit américain je n'étais pas un révolutionnaire physique et menaçant mais plutôt un soixante-huitard romantique et un peu décalé. Je me fondais dans la normalité mais à l'intérieur de moi j'étais complètement imprégné par cet esprit de liberté et je n'envisageais pas de suivre les bonnes règles bourgeoises. J'étais en plein âge tendre prêt à recevoir cette énorme vague philosophique, c'est à dire l'âge où l'on devient jeune homme. C'est drôle je n'ai jamais pris la mesure de cette influence sur moi, et voilà, grâce à votre demande je me trouve !

QUELLES SONT LES TRACES, À VOTRE AVIS, DU MOUVEMENT DE MAI 68 DANS LE THÉÂTRE, ET PLUS LARGEMENT DANS L'ART, AUJOURD'HUI?

LA MÉMOIRE QUE NOUS AVONS AUJOURD'HUI DES ÉVÉNEMENTS DE MAI 68 VOUS PARAÎT-ELLE SATISFAISANTE? QU'AVONS-NOUS GARDÉ ET QU'AVONS-NOUS OUBLIÉ?

À TITRE PLUS PERSONNEL, COMMENT CE MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE RÉSONNE-T-IL DANS VOTRE PRATIQUE AU PRÉSENT?

POURRIEZ-VOUS CITER QUELQUES SLOGANS OU CITATIONS DE MAI 68 QUI VOUS ONT MARQUÉ(E)?

PARMI ELLES, LAQUELLE VOUS SEMBLE PRÉCIEUSE POUR LE TEMPS PRÉSENT?

PAR MARIE-ANGE RAUCH
MAÎTRE DE CONFÉRENCE, SPÉCIALISÉE
DANS L'HISTOIRE DES THÉÂTRES PUBLICS,
CO-DIRECTRICE DU DÉPARTEMENT
THÉÂTRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS 8

1. Il appartient à chaque artiste de dire s'il se sent héritier ou pas de 1968. En tant qu'historienne, je constate souvent que beaucoup de ceux qui ont 35-45 ans aujourd'hui ignorent ce qui s'est réellement passé. Par exemple, ce n'est pas en mai 1968, mais en juillet 1967 que Roger Planchon a réclamé « tout le pouvoir aux créateurs ». Il s'adressait aux élus locaux pendant une rencontre organisée par la FNCC à Avignon. Déjà, le réseau de la décentralisation avait compris qu'il lui faudrait se tenir au plus près de son ministère de tutelle et à distance raisonnable des collectivités territoriales.

Il faut se souvenir que les saisons des théâtres publics des années 1960 étaient souvent très audacieuses et que cela exaspérait les municipalités et les milieux associatifs qui tentaient de prendre le contrôle de la programmation. Cela explique d'ailleurs la présence du Living Théâtre, un théâtre physique dont avait rêvé Artaud, programmé à Avignon par Jean Vilar bien avant les événements, même si les avant-gardes des années 1960 ont eu une influence limitée dans le réseau institutionnel ensuite. En effet, les directeurs de CDN, nommés dans les années 70 et 1980 étaient souvent issus des troupes universitaires des formations littéraires (lettres, langues, histoire...). Les théâtres publics français ont donc conservé des liens très forts avec l'écriture, la traduction, l'adaptation, la dramaturgie, la mise en lumière du texte par son interprétation... Aucun d'entre eux n'aurait tagué le slogan « PLUS JAMAIS CLAUDEL ». Mis à part les théâtres populaires de banlieue, qui ont vécu une sorte de parenthèse enchantée parce qu'ils avaient eu enfin tout le loisir de rencontrer un public ouvrier dans les usines en grève, les équipes des théâtres subventionnés ont été moins contestataires que contestées. En 1968, le slogan « *Le théâtre révolutionnaire est dans la rue* » a été peint sur un mur et quelqu'un a ajouté : dans la merde. Je crois que les théâtres nationaux, les centres dramatiques et les maisons de la culture n'étaient pas à la fête : la pre-

mière mesure prise a d'ailleurs été de barricader les entrées pour ne pas être occupés comme l'était l'Odéon. Ensuite, l'esprit de Mai est quand même entré par la fenêtre et les travailleurs des théâtres, pas seulement les metteurs en scène et les comédiens, se sont mis à réfléchir. Il y a donc bien eu un avant et un après 1968 dans chaque équipe.

2. 1968, reste un chantier ouvert : les colloques organisés à chaque anniversaire mettent en lumière des travaux nouveaux, notamment à l'échelle locale. Les aspects anti-autoritaires, les outrances, le meurtre des pairs : ceux de l'université (Paul Ricœur), ceux théâtres nationaux (Vilar et Barrault) sont souvent mis en avant par une pensée plus réactionnaire qu'il n'y paraît. La réalité est plus complexe. 1968 ne pêche pas seulement par excès. En se réunissant pendant 3 semaines à Villeurbanne, le réseau de la décentralisation prend le temps de mesurer son développement et mesure que la famille s'est agrandie : ils ne sont plus 5 pionniers attablés comme au bon vieux temps autour de Jeanne Laurent, mais une bonne trentaine de compagnons qui doit redéfinir le sens d'une action commune. Les différentes catégories de travailleurs du spectacle font aussi valoir leur importance. Elles réclament de meilleures conditions de travail, une hausse des salaires, des heures supplémentaires, des permanences syndicales... Très significativement, le Syndicat des entreprises d'action culturelle (SYNDEAC), « le syndicat des patrons », sera constitué trois ans plus tard en 1971 par Georges Goubert. 1968 semble donc sonner la fin d'une épopée militante et le début de la professionnalisation du secteur. Certes, cela correspond à une normalisation des relations de travail dans les théâtres publics qui deviennent des entreprises culturelles, mais le réseau des théâtres publics va continuer de fonctionner sur un mode familial qui lui permet de conserver un discours d'action publique cohérent et donc un rôle central dans son ministère de tutelle, au point d'obtenir le contrat d'engagement des directeurs sur 3 ans en 1972. Par ailleurs, la place des femmes reste à valoriser dans l'histoire des théâtres. En 1968, elles ont souvent eu des réactions qui paraissent a posteriori plus appropriées que celles de leur compagnon ou de leurs confrères. Au début de

l'occupation de l'Odéon, contrairement à Jean-Louis Barrault déclarant à Daniel Cohn Bendit « Barrault est mort alors qu'est-ce qu'on fait ? », Madeleine Renaud ne se démonte pas et tient tête aux contestataires. Pour elle, il n'était pas question de laisser affirmer que l'Odéon était un théâtre bourgeois. Elle parvient même à se faire applaudir en désignant des cibles qui lui paraissent plus probantes comme la Comédie-Française ou surtout les Folies Bergères. Christiane Jeanson, qui est la compagne de Francis Jeanson et aussi la fille d'André Philip, a certainement joué un rôle plus important que je ne l'ai envisagé dans la rédaction de la déclaration de Villeurbanne qui a des accents d'éducation populaire. Quand Patrice Chéreau, encore directeur du théâtre de Sartrouville, signe la déclaration de Villeurbanne qui prétend partir à la recherche du non public (sur laquelle il reviendra en 1969), Ariane Mnouchkine garde le cap et estime qu'il n'est pas question pour elle d'abandonner les objectifs du théâtre populaire. Pour paraphraser un slogan féministe bien connu, je dirais qu'au fond, le fils spirituel de Jean Vilar est une femme.

3. En 1975, fière d'avoir obtenu mon Bac, je m'étais inscrite en philosophie à l'université de Reims. L'enseignant qui organisait l'accueil des étudiants a déclaré que ceux qui n'avaient fait ni Grec, ni Latin et qui n'étaient jamais allés en Grèce ne feraient pas long feu dans le cursus. Dès le premier jour, j'étais renvoyée à ma classe sociale. L'Université n'avait manifestement pas bougé tant que cela depuis 68.

Dix ans plus tard, je me suis inscrite à Paris 8-Vincennes à Saint Denis, au département théâtre qui avait été créé à partir de la réflexion menée à Censier et au Conservatoire sur la formation du comédien en 1968. J'ai été reçue par André Veinstein qui dirigeait aussi le département Arts du spectacle de la BnF. J'avais préparé tout un argumentaire, mais il m'a empêchée de plaider ma cause, m'assurant que les travailleurs et les mères de famille (considérées comme des travailleuses !) étaient inscrites de plein droit, sans avoir à s'expliquer. En quelques mots, il avait cautérisé nombre d'humiliations passées.

J'ai rejoint ensuite l'équipe de recherche de Robert Abirached dont le séminaire était joyeusement ouvert à tous les doctorants de bonne volonté. Aujourd'hui maître de conférence, j'ai accepté de prendre en charge la direction du département théâtre de Paris 8 avec Martial Poirson. Je rembourse ainsi à ma façon la dette que j'ai contractée à l'égard de ces deux grandes figures des études théâtrales qui avaient entendu le message de Mai et passé leur vie à penser la démocratisation du théâtre et celle de l'université. J'ai eu la chance de croiser de vrais républicains, être historienne est une manière de comprendre les valeurs républicaines, les missions de service public qu'il faut défendre, de mieux exercer un droit d'inventaire, de protéger ce qu'il faut garder en mémoire... Car 1968 n'a certes pas changé la donne partout, ni pour toujours. Une bourgeoisie toujours plus décomplexée ne rate jamais une occasion de rétablir son pouvoir en comptant avec le sentiment « d'imposture » des plus faibles, la démocratisation des savoirs et de l'art reste donc d'actualité. Nous n'en avons jamais fini avec l'esprit de caste, ni à l'université, ni dans les milieux artistiques, ni même dans les milieux politiques.

J'ai consacré mon mémoire de maîtrise à l'histoire du département théâtre et ma thèse au Théâtre en France en 1968. J'ai grandi dans l'ombre d'une génération qui affirmait volontiers qu'elle avait renversé les montagnes et reprochait à la génération suivante d'être trop réaliste pour demander l'impossible. Pour le dire autrement, le vieux monde de l'université m'a semblé souvent plus bienveillant que les soixant-huitards, je ne suis jamais parvenue à me reconnaître dans un courant anti-institutionnel paradoxalement installé dans les institutions. Pour moi, la démocratisation passe toujours par les valeurs fondamentales d'un théâtre de service public que je persiste à vouloir transmettre. Faire franchir la porte d'un centre dramatique national pour la première fois n'est pas suffisant. La mission de l'école, du collège, du lycée, des départements en arts du spectacle, des directeurs de théâtre, en matière d'action culturelle est très simple à résumer : persuader les spectateurs, surtout ceux qui ne sont jamais venus, qu'ils sont les bien-venus dans la maison. Les adolescents qui se tiennent mal dans les théâtres ont l'impression d'y être entrés par effraction. C'est d'ailleurs de moins en moins le cas car les équipes en charge de l'action culturelle ont rôdé leur méthode. Il ne suffit pas de dire comme en 1968 : « L'Odéon est ouvert », il faut beaucoup de savoir-faire, de savoir être et un zeste de supplément d'âme que tout le monde ne possède pas. Il y a de la pensée politique en action quand le directeur ou la directrice est bien présent avant la représentation et qu'il n'a pas seulement l'œil rivé sur les invités de marque, quand le personnel se soucie de ceux qui ont l'air un peu égarés dans le hall, quand les comédiens saluent en souriant au lieu de montrer leur fatigue.

4. J'avais 11 ans en 1968, je vivais en province à Troyes qui avait deux théâtres municipaux, mais pas d'université. Je n'ai pas souvenir de manifestations, mais nous habitons

JE SUIS MARXISTE TENDANCE GROUCHO



François Mark, promo 2015 des Beaux-Arts de Paris.

loin du centre-ville. Mon père était ouvrier d'usine. Il faisait partie de ceux qui auraient accepté n'importe quoi plutôt que risquer de perdre leur emploi. Ni syndicaliste, ni même politisé, il n'avait aucune tradition, aucun souvenir de lutte à me transmettre. Adolescente, je détestais le slogan : « Laissons la peur du rouge aux bêtes à cornes », très prisé des militants de mon lycée. Mon père gardait au cœur une phrase peinte sur les murs de Paris en mai 1968 : « Et la regardant dans les yeux, il lui fit un enfant d'âme. » Il l'avait lue et notée lors du voyage en car organisé par son Comité d'Entreprise à la rentrée. Il était extrêmement pudique et il estimait que tout était ainsi joliment dit sur l'amour ! Chaque fois que je passe devant la Comédie-Française, je regrette qu'il ait disparu trop tôt et de n'y être jamais allée avec lui au moins une fois.

5. Le slogan de 1968 le plus connu reste le plus opérationnel dans mon quotidien : « **CE N'EST QU'UN DÉBUT, CONTINUONS LE COMBAT** ». Avec Martial Poirson, nous avons lancé un appel aux institutions pour installer nos séminaires sur les théâtres publics hors de l'université et dans leurs murs l'année prochaine. Les directeurs de CDN en Ile de France, le département arts du spectacle de la BnF, la Comédie Française, le Conservatoire, le 104... Tous ont accepté de nous prêter main forte, sans hésiter. Ce n'est évidemment pas une fin en soi, c'est un début, pour que vive l'action culturelle, qui est un combat.

Marie-Ange Rauch a publié **LE THÉÂTRE EN FRANCE EN 1968, CRISE D'UNE HISTOIRE, HISTOIRE D'UNE CRISE**, L'Amandier, 2008.

**PAR NICOLAS FLEURY,
MEITEUR EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHE, COSTUMIER**

1. L'imagination prend le pouvoir
2. J'ai quelque chose à dire mais je ne sais pas quoi
3. Je suis marxiste, tendance Groucho
4. Ne me libère pas, je m'en charge

**PAR YVES JEULAND
RÉALISATEUR**

1 ET 2. Je suis né en 1968, trois mois avant le mouvement de mai. Je n'ai donc pas une mémoire intime de l'avant et de l'immédiat après 68. Spontanément, je pourrais répondre qu'une des traces de mai 68 dans le théâtre se trouve encore du côté de la Cartoucherie de Vincennes. Mais en cherchant sur la toile, je m'aperçois que le Théâtre du Soleil de Mnouchkine a été créé en 1964... J'ai grandi à Carcassonne, dans une famille de gauche, à l'esprit très laïque et libertaire : deuxième gauche, CFDT, PSU, anti-nucléaire. J'ai découvert le théâtre dans les années 1970 et 1980. Mon premier souvenir de scène, c'est Raymond Devos. Je devais avoir six ou sept ans. Rien à voir avec mai 1968, me direz-vous. Et pourtant. Comme les Frères Jacques, comme Philippe Avron et Claude Evrard, comme Bernard Haller, Devos a débuté dans les cabarets de Saint-Germain et de la Contrescarpe, qui ont vu naître tant de talents entre 1945 et 1968. Il y avait alors déjà sur la rive gauche un esprit libertaire, dans la chanson comme dans le théâtre. Et même si en 1968, la mèche a été allumée à Nanterre, c'est vite au quartier latin que les manifestants se sont retrouvés. Je suis sûr qu'il y avait un esprit 68 avant 1968. Enfant, puis adolescent, le théâtre fut pour moi une vraie rencontre, une passion. Grâce notamment à ces spectacles, ces artistes ou ces troupes qui passaient dans ma ville et qui, dans le désordre, me reviennent spontanément à l'esprit : le Théâtre du Campagnol, Philippe Caubère, Zouc, Les Comédiants, les Blagueballe, le Footsbarn, le théâtre de l'Unité, Royal de Luxe... En les citant, je m'aperçois que pour beaucoup d'entre eux, ils sont porteurs de l'esprit libertaire de 1968. Je leur dois mes plus belles émotions théâtrales. Certains de ces artistes sont toujours sur scène, d'autres ont disparu. Mais au jeu des additions et des soustractions, force est de constater que leur esprit est à présent moins vivace. Un homme de théâtre, aujourd'hui disparu,

incarne cet esprit révolutionnaire : Copi. Il dessinait aussi pour Hara-Kiri et Charlie Hebdo. Tiens donc. A Noël dernier, j'ai offert à un ami le livre des « unes » de Charlie Hebdo, entre 1969 et 1981. L'esprit de mai 68 y est présent à chaque page. Et c'est, je crois, l'humour qui me fait le plus rire aujourd'hui. Nous riions sans savoir que ce qui allait arriver quelques jours plus tard. Je sais bien que la culture de mai 68 est une culture intrinsèquement minoritaire, ce qui ne l'a pas empêché d'infuser dans la société. Mais en dépit des manifestations de masse du 11 janvier, je ressens à présent cet esprit comme dangereusement minoritaire.

3. Je ne sais pas. Peut-être dans mes films. Mais je n'en suis pas le meilleur spectateur. Je suis imprégné de la culture de 1968, mais je ne suis pas révolutionnaire. Je crois que la révolution est dans les réformes.

4. En 2003, j'ai réalisé un film documentaire sur la culture des communistes français, depuis la libération. Un chapitre était consacré à mai 68. La culture des camarades était bien éloignée de celle des « groupuscules gauchistes » de la Sorbonne et de Nanterre. « Cohn-Bendit ? Connais pas ! » déclarait le leader de la CGT. « De faux révolutionnaires à démasquer » écrivait Georges Marchais. Pour évoquer cet esprit libertaire, si étranger aux militants communistes alors complètement dépassés, je suis allé glaner dans les slogans et les graffitis de mai, et j'en ai fait une animation : **JOUISSEZ SANS ENTRAVER VIVEZ SANS TEMPS MORT Baisez sans carottes REFORME MON CUL JOUISSEZ ICI ET MAINTENANT DÉFENSE DE NE PAS AFFICHER FAITES L'AMOUR ET RECOMMENCEZ SCRUTIN PUTAIN ENRAGEZ-VOUS! MORT AUX TIÈDES! À POIL LE 5^e ÉTAGE CAMARADES VOUS ENCULEZ LES MOUCHES MES DÉSIRS SONT LA RÉALITÉ JE JOUIS DANS LES PAVÉS**

5. Il y a bien sûr aussi « Sous les pavés, la plage » « L'imagination au pouvoir » et « Il est interdit d'interdire » (qui résonne bizarrement aujourd'hui). Mais mon apostrophe préférée demeure : « **À POIL, LE 5^e ÉTAGE!** »

**PAR MAURICE DUROZIER
COMÉDIEN**

1. Malheureusement infimes. Le système a tout verrouillé. Parler d'utopie aujourd'hui semble être un blasphème. Ce que Mai 68 voulait abattre : « la société de consommation » est devenue la mondialisation. Mais infimes ne veut pas dire anéanties. Quelques îlots subsistent, en nous, dans nos pratiques.

2. Sait-on aujourd'hui ce qu'a été mai 68 ? Sait-on encore que cette révolte avait été largement préparée par un mouvement planétaire, les beatniks, les hippies, la contestation contre la guerre du Vietnam, liée à la défaite Française en Indochine. Se souvient-on du débat télévisé où Cohn-Bendit en tee-shirt marin éclatait de rire à pleines dents devant la France médusée ? A-t-on oublié que De Gaulle a disparu pendant 2 jours en Allemagne pour envisager avec le Général Massu l'intervention des tanks de l'armée Française

dans les rues de Paris ? Oublié l'annulation du festival d'Avignon où le mouvement s'était replié ?

A-t-on oublié comment les partis de gauche, affolés par la tendance libertaire du mouvement étudiant se sont empressés de signer les accords de Grenelle ? Mais au regard du dogmatisme des organisations d'extrême gauche des années 70, se demande-t-on ce qu'il se serait passé si 68 n'avait pas échoué ? La force de Mai 68 ne réside-t-elle pas dans le mythe qu'il est devenu grâce à son échec précisément ?

3. Mai 68 nous a ouvert les portes du possible, de l'imagination. On s'est lancé dans une nouvelle ère, celle de la recherche à corps perdus.

En fait, même si elles sont restées au stade d'ébauche, ces expériences ont été extrêmement positives, elles nous ont donné le sens du collectif, le goût de prendre des risques, ensemble. Et surtout, elles nous ont fait gagner beaucoup de temps sur le mal incurable qui ronge tous les acteurs, l'égo. C'est en ce sens que le vent fou de ces années fondatrices a été salutaire. Que faisons-nous, encore aujourd'hui au Théâtre du Soleil ? Des créations collectives !

4. **L'IMAGINATION AU POUVOIR**, bien sûr. Et **CE N'EST QU'UN DÉBUT, LE COMBAT CONTINUE!**

5. Ce n'est qu'un début, c'est hélas toujours d'actualité, et heureusement d'ailleurs. Continuons, oui, continuons le combat.

**PAR ARNAUD LAPORTE
JOURNALISTE**

1. Je ne sais pas s'il faut parler de traces. Il y a d'une part celles et ceux qui l'ont vécu, et qui continuent d'être actifs (Garrel / Godard / Jean-Pierre Vincent / Claude Viallat / Guyotat...) et qui sont forcément de moins en moins nombreux. Quelque chose de 68 perdure à travers eux, bien sûr, mais je crois que 68 est surtout, aujourd'hui, un mythe, que voudrait se réapproprier des jeunes gens nés bien après. Que l'on pense à Sylvain Creuzevault, Julie Duclos, Julien Gosselin, et bien d'autres, ces jeunes artistes du monde théâtral interrogent les utopies des années 60 et 70, mais aussi les désillusions qu'elles ont engendrées. Ce qui est touchant, c'est de sentir comment elles et ils auraient aimé vivre ces années-là. Il y a une mélancolie 68, qui touche d'autant plus que cette époque s'éloigne. Peut-être une nouvelle forme de romantisme, avec ce sentiment de ne pas être né au bon moment ?

2. La mémoire des événements, quels qu'ils soient, n'est jamais satisfaisante, car la mémoire transforme, réécrit, travestit. On ne comprend déjà rien au présent que l'on vit, alors comment pourrait-on en garder une mémoire ? On pourrait dire qu'on a gardé, pour le meilleur, toutes les luttes concernant l'émancipation et les luttes contre les discriminations, mais qu'on a oublié que nous sommes encore bien loin du compte.

3. Comme une exigence de vérité et une exigence d'intégrité.

4. J'aime beaucoup : **« PRENONS NOS DÉSIRS POUR DES RÉALITÉS ! »**

5. Le plus nécessaire aujourd'hui : **« L'IMAGINATION AU POUVOIR ! »**

CAFÉ 68

GASTON – J’ai travaillé récemment sur une pièce qui m’a choqué parce qu’elle pleurait sur les usines défuntées : « Qu’est-ce qu’on était mieux avant quand on avait des patrons et des usines ! Aujourd’hui on n’a plus de travail, qu’est-ce qu’on est malheureux... » Si on commence à regretter les flics, leur pouvoir perdu et le bon vieux temps où on avait un travail... là, ça me fait peur.

LINDA – Pour moi, pleurer sur les usines et le temps où on avait du travail, c’est pleurer sur le communisme. C’est drôle parce qu’en République Tchèque les tendances sont complètement inverses. Mai 68, c’est le printemps de Prague. Même aujourd’hui quand on parle à la jeunesse c’est pour lui dire : « Pour vous c’est tellement facile, vous avez la liberté, nous on a souffert, on avait pas de liberté, ou pouvait pas voyager, on pouvait rien faire... On pouvait pas faire cette pièce, parce que c’était censuré, on était obligé de faire ça dans la cave. » Mai 68, pour nous c’est le moment où Dubcek est arrivé au pouvoir, où on se disait qu’on allait commencer à faire ce qu’on appelait le « socialisme à visage humain ». Sauf que ça a duré 3 mois. Pendant ces trois mois, même la censure a été suspendue. Et en août, les chars russes sont arrivés et ont occupé le pays pendant 21 ans. Beaucoup de gens ont été brisés par l’arrivée des Russes, parce que jusque là, ils croyaient au communisme tel qu’il était. Ce qui a dû être vraiment horrible, c’est ces 3 mois où tu sens que ça va vers une démocratisation et d’un coup, ça s’arrête – et ça s’arrête pour 21 ans.

1. MARGAUX – La vraie victorieuse de Mai 68 en théâtre est la politique culturelle. Je me considère comme une héritière de cette révolution culturelle et j’essaie de l’appliquer au jour le jour dans tous les choix stratégiques de ma compagnie. Mettre en pratique l’apport et l’ouverture énorme de cette pensée : faire du théâtre où on n’en fait pas, avec et pour des gens qui n’en ont jamais vu la couleur.

MORGANE – Moi j’ai un regret par rapport à notre génération, c’est la place de la réflexion politique liée à l’esthétique. Quand on voit les films de Godard, qui revendique que la forme et le fond c’est une seule et même chose, et que c’est un acte politique de construire d’une certaine manière son film, d’affirmer un regard, une subjectivité et de la livrer aux autres. Ou quand je lis Duras, je me dis qu’il y avait une puissance de la pensée esthétique dans les années 70, que je trouve très minoritaire aujourd’hui. Peut être que j’idéalisais un peu. Mais quand je me retrouve aujourd’hui à des débats où j’entends un mec dire : « Prendre des femmes ou des noirs dans une distribution c’est pas une question politique, c’est une question esthétique » je m’accroche à mon siège. Pour moi elle est là, la question des résonances de mai 68 aujourd’hui. Elle est dans l’affirmation d’une esthétique qui est un geste politique en soi. Je trouve que notre génération a un devoir de revendiquer des actes. Qu’un geste théâtral ou artistique c’est un acte fort. C’est pas du divertissement. On a pas à répondre à des cases, on a pas à entrer dans des critères pré-définis par l’institution, sinon on est piégés.

GASTON – J’ai l’impression qu’on est complètement paumés parce qu’on avait les réponses avant – en tous cas on avait des possibles, et que maintenant tous les possibles sont explosés, on sait plus quoi faire. Mai 68, c’était contre les patrons, pour la liberté... il y avait une voie. Et cette voie on l’a essayée. Visiblement elle a échoué, à moins qu’elle se soit juste épuisée... Moi, ça va peut-être te choquer mais je fais partie de ces gens qui pensent que le

communisme n’a jamais existé. Donc quand des gens sortent une pancarte « le communisme, on a vu ce que ça a donné... ». Le communisme comme idéal n’a jamais existé, mais du fait qu’il y a eu cette expérience-là, on dit que maintenant, ça on ne peut plus. Alors on est partis sur le libéralisme, et on voit bien qu’il est en train de se bouffer lui-même et de revendre ses propres usines pour faire plus d’argent... Et on sait plus où aller, on sait plus quoi faire. Et nous quel exemple, qu’est-ce qu’on raconte dans nos pièces, je n’en sais fichtrement rien...

2. MARGAUX – C’est quoi « une mémoire satisfaisante » ? On a gardé ce qu’on doit en garder. Il n’y pas de police de la « bonne mémoire ». C’est le présent qui réinvente et repense le passé comme il peut. On ne peut pas lui en vouloir de perdre des traces en court de route ! Nous sommes nos propres acteurs au quotidien de ce dont on se souvient et qu’on injecte dans notre vie. On a sûrement gardé cette union qui nous paraît impossible aujourd’hui – parce que le monde a bougé de cette union (fantasmée) de toutes les couches sociales.

MORGANE – On revient à Deleuze et Guattari, à des modes d’organisation en rhizomes, où y a pas de centre, pas de début ni de fin, pas de polarité. Par rapport au blocage total, à la chute des idéologies, la recherche des contre-pouvoirs, des lieux de créations, elle est dans les friches, dans les interstices, dans les lieux intermédiaires, dans les squatts. C’est aussi des lieux de reconquête bourgeoise, mais concrètement, c’est nos seuls espaces aujourd’hui. Nos seuls espaces c’est les espaces de marge, les espaces d’entre deux. Et c’est une forme de réponse à la polarité, à l’institution qui veut pas de nous, au fait qu’on est ni communistes ni libéraux. Et moi je pense que c’est quelque chose qu’il faut revendiquer, de manière assez consciente.

LINDA – Moi ce qui m’intéresse, c’est pourquoi on a toujours cette tendance d’avoir un scénario, d’affirmer quelque chose... pourquoi on se permet pas de le créer maintenant, à présent – plutôt que de se dire qu’on va vers ça et que si on se brûle on ira de l’autre côté ! J’ai pas du tout l’impression d’aller vers nulle part, c’est juste que ce sera nommé dix ans plus tard, ou cinquante ans plus tard. On dira : « Ils sont allés vers ça ». Et c’est ce qui aura été retenu.

3. YI TING – J’ai l’impression que la France est en train de perdre sa confiance. Il me semble qu’il n’y a pas de bonne raison. C’est un pays en avance dans plusieurs domaines, surtout au niveau culturel, et dans la valeur d’humanisme qu’elle a établi depuis longtemps. Je viens d’un pays où la mesure de bonheur n’est pas de lutter ensemble contre l’injustice, mais de consommer plus que les autres. La peur envahit la France alors qu’elle devrait être très fière. Elle a oublié qu’elle a ce passé très précieux.

4. YI TING – « Sous les pavés, la plage ! » Je trouve ce slogan intéressant. J’imagine comment à l’époque les gens devaient le dire, avec passion et une sorte de grâce, puisque c’est un slogan employé avec une métaphore, liant la vue scénique de la ville, et les sables avec la mer – ce qui signifie à ce moment-là, la véritable liberté.

MATHIEU – Et plus que l’imaginaire, c’est le droit à l’introspection. C’est pas tout à fait la même chose que quand les politiques nous demandent en quoi nous sommes utiles. Je peux faire des ateliers sur l’acceptation et la valorisation de la différence, et je l’ai fait. Mais sur le fond, c’est pas de ça dont il s’agit, c’est d’essayer de faire un travail d’introspection et d’essayer de faire bouger ça en moi et chez l’autre.

5. SIGRID – Nous vivons une époque qui a connu d’autres révolutions, parfois plus lointaines géographiquement (Printemps arabe, Ukraine) mais plus proches générationnellement. Je puise souvent le point de départ de mon engagement artistique dans ces révolutions contemporaines. Le concept de « révolution » suffit en lui-même à innover la pratique artistique, peu importe que cette révolution date de 68 ou de 2013.

YI TING – J’ai été chef rédactrice dans un journal de gauche, Pots Weekly, à Taïwan. Bien que la politique taïwanaise ne fonctionne pas sur le clivage gauche-droite comme ici, mais bleu-vert dans le même cadre du capitalisme, *Libération* était notre grande référence journalistique. Lors des réunions entre journalistes, ce fameux Mai 68 revenait souvent, comme un bon exemple. J’ai l’impression que cet événement faisait partie de ma vie professionnelle.

GASTON – On est que dans des questionnements, y a plus de réponse.

MATHIEU – Je chéris beaucoup plus mes questions que mes réponses et je crois que c’est ce que j’ai de plus précieux à transmettre.

PAR DANIEL MARTIN COMÉDIEN

1. C’est très difficile d’isoler les traces de mai 68 aujourd’hui, dans le théâtre, dans l’art. 68 n’a pas eu vocation à se survivre, une révolte ne prend pas forcément date ! Mais, comme tout remuement sociétal, cela a fait bouger un ensemble et on pourrait traquer les traces dans les libertés qui ont été prises depuis. Peut-être, par exemple, que les collectifs qui se multiplient ces derniers temps sont un avatar de 68 ? Ce n’est pas certain car cela ressemble aussi à une réaction à l’économie actuelle de la jeune création, mais peut-être que l’idée a été reprise ?

2. La mémoire comme toujours est sélective et ce que nous gardons d’un événement est toujours un fragment ou des fragments qui nous arrangent ! Nous n’avons pas, au fond, à être satisfait de ce qui reste de 68. Ce qu’en garde un Romain Goupil sera forcément et heureusement différent d’un Nicolas Sarkozy, l’un est dans l’histoire, l’autre à la traîne ! L’un a été actif dans l’histoire, l’autre y est réactionnaire ! Ce n’est quand même pas très glorieux d’avoir une réaction de « vieux » en participant au défilé du 30 mai d’un côté et de l’autre d’être très jeune militant lycéen et de participer à l’ensemble du mouvement de mai 68 ! Mais bon, on pourrait dire que ce que l’on a gardé c’est le sens critique, ce qui est fondamental pour nous autres au théâtre et quant à l’oubli, ce sont les mauvais souvenirs, les morts, les trahisons, je veux parler de ceux qui se disaient révolutionnaires à cette époque et qui sont devenus des patrons autoritaires par la suite, ou qui ont pris le chemin de la « compromission », je ne citerai personne, vous les reconnaîtrez !

3. En ce qui me concerne, je suis né au théâtre en 68, très jeune homme, et cela a été aussi une prise de conscience du politique qui me fait, aujourd’hui encore, réagir à ce qui nous tombe dessus ! Alors, je ne dis pas que chaque jour mon analyse ou mes colères sont les enfants de 68, mais quand j’y pense, là maintenant, oui tout ce que je suis est né de ce mouvement et résonne aussi dans mon engagement artistique.

4. Pour les slogans, je crois que celui que je préfère c’est : - « **SOYONS RÉALISTES, DEMANDONS L’IMPOSSIBLE !** » et ça, c’est toujours d’actualité ! Il y en a un autre que je n’ai connu que plus tard mais qui m’amuse beaucoup, c’est : - « **L’HUMANITÉ ne sera vraiment HEUREUSE que quand le dernier capitaliste aura été pendu avec les tripes du dernier gauchiste.** »

Il y a aussi bien sûr : « **Je suis marxiste tendance Groucho.** » J’aimerais finir par cette anecdote que nous racontait Pierre Debauche. Il était à l’époque, en 68, avec les occupants du théâtre de l’Odéon et il y avait entendu un type qui racontait ses frasques sexuelles dans le théâtre, la nuit et au bout d’un moment, de jeunes occupants révolutionnaires ont voulu le faire taire. Mais, un autre occupant les a interrompus en leur disant :

5. « Laissez parler le camarade baiseur ! » C’était ça aussi et surtout, mai 68 !

PAR JEAN-PIERRE VINCENT MEITEUR EN SCÈNE

1. Dans les autres arts, je ne saurais dire, les arts plastiques en particulier. Dans le théâtre, à mon avis, tout s’était passé avant (Vilar, Planchon, Chéreau, Victor Garcia, les Argentins...), et s’est passé après. Dans les théâtres (en grève), tout n’a été qu’agitation bien peu productive, et gonflement de plumes.

2. Comme disait Marx à propos de la Commune, une révolution non réalisée aboutit à pire qu’avant. Encore une fois,

« CE N'EST QU'UN DÉBUT, LE COMBAT CONTINUE. »

les libérations marquantes avaient eu lieu avant : la révolution sexuelle, la contraception, la musique rock, les sciences humaines... Le Quartier Latin a été rapidement transformé en zone touristique et consumériste, les universités ont été décentrées. Les pavés, sous lesquels était la plage, ont été bitumés : quand cela s'effrite aujourd'hui, on voit les vieux pavés dessous, mais plus de plage.

3. J'ai beau chercher : pas du tout. Bien sûr, j'ai rencontré Jean Jourdheuil en 68, et cela a changé ma vie de théâtre, mais cela n'a pas grand-chose à voir avec Mai. Ça aurait pu être avant ou après. Ce mouvement était-il donc « révolutionnaire » ? Il est parti de la jeunesse estudiantine (bourgeoise) ; sa jonction avec les revendications ouvrières et agricoles a été assez artificielle, quelqu'ait été l'enthousiasme ambiant.

4. « **Nous sommes tous des JUIFS ALLEMANDS** » parce que la sortie de Georges Marchais était inacceptable et l'est toujours ; et le soir du retour de De Gaulle fin Mai : « NON ! NON ! NON ! NON !... » tout au long de la contre-manifestation. 1981 était encore bien loin...

PAR RAZERKA BEN SADIA-LAVANT MEITEUR EN SCÈNE

1. Mai 68 s'est fossilisé !! Joli à regarder comme une trace d'une vie passée, mais morte aujourd'hui.

2. Si je me souviens de Mai 68 comme d'un grand mouvement de libération et d'émancipation porté par une utopie, force est de constater que notre société aujourd'hui est portée par le retour d'un conservatisme organisé. Nous sommes à contrecourant de l'esprit de Mai 68. Nous n'en avons gardé que l'enveloppe spectaculaire. La société de l'époque a osé un vrai affrontement avec l'ordre établi pour faire valoir une utopie. Ça manque un peu aujourd'hui... !!

3. J'ai grandi avec les valeurs de 68 qui ont modifié la société. J'en garde un profond attachement à tout ce qui a été fait pour qu'un esprit de liberté, d'ouverture à l'autre et au monde dans ses différences domine toute forme de répression. Pour un enfant c'est assez jubilatoire. Cet esprit est présent dans ma manière d'être et donc de travailler sans que j'aie besoin d'y réfléchir, c'est naturel. Le plus difficile est de devoir faire avec une société où les valeurs bourgeoises ont le vent en poupe.

4. « **IL EST INTERDIT D'INTERDIRE, » « NI DIEU, NI MAITRE. »**

5. LES DEUX !

PAR ANNE SÉE COMÉDIENNE

1. Il m'est très difficile de cerner de manière précise, ces traces, ces lignes de fuite, qui seraient à l'œuvre aujourd'hui dans l'art ou le théâtre. Mai 68 et ses joyeux tumultes ont eu lieu alors que j'étais enfant, ils se confondent avec tout ce qui m'a poussée à grandir. Nombre de metteurs en scène sont heureusement toujours au travail ; je pense par exemple à Ariane Mnouchkine, Armand Gatti ou Bernard Sobel ; ils vivent et travaillent au présent.

Cette notion même de l' « ici et maintenant », du partage dans le moment présent, du fait de se jeter dans le feu de l'action, d'attacher de l'importance à la façon de faire autant qu'à la chose elle-même, l'idée que chez ceux et celles qui sont obscurs ou exclus ou encore auprès de celles et ceux qui n'ont pas l'habitude de prendre la parole, se cachent des trésors de pensée, d'expérience et de créativité ; voilà qui continue d'irriguer profondément la création d'aujourd'hui. Le décroissement, la fusion des pratiques, l'hybridation des genres, me semblent être nés de ce mouvement. Le développement actuel du théâtre de rue, des arts du cirque doivent, me semble-t-il, beaucoup à l'élan de mai 1968. Chaque fois qu'une pratique artistique quitte son olympe pour se fondre dans la vie, chaque fois que quelqu'un ou quelque chose de marginal parvient à se faire entendre ou voir, la soif d'émancipation, tout ce qui permet de sortir de l'entre soi, de déchirer le voile des conventions, de l'ordre établi, tout ce qui crée du mouvement, oblique la pensée ou le point de vue, déstabilise par la métaphore, aimante les contraires, ce sont autant de signes que les rêves lancés par les jeunes gens descendus dans les rues il y a 47 ans continuent de nous inspirer, une sorte d'audace et d'espoir que le monde change et que l'arrogance des cercles du pouvoir cède le pas et prenne en compte les aspirations des vivants.

2. Je ne crois pas du tout que la mémoire que nous en avons aujourd'hui soit satisfaisante. Il me semble que nous en retenons les outrances et une sorte de ronronnement idéologique ou politique paresseux qui a tendance à reléguer l'enthousiasme de l'engagement artistique et de l'action culturelle mêlés au rang des naïvetés bien pensantes,

ou à considérer les luttes comme des phénomènes vains et provisoires, voués à se dissoudre bientôt dans l'acide des désillusions. Sans aucun doute certaines des figures marquantes de 68 ont-elles mal vieilles, sans doute y-a-t-il eu une forme de saturation des jargons politiques et culturels qui se sont forgés à l'époque et plus ou moins dévoyés depuis.

Récemment j'ai pu voir des films de Charles Belmont, (grâce à une rétrospective au cinéma La Clef), en particulier « Histoire d'A » qui, même s'il ne date pas de 68 mais de 74, est clairement issu des luttes contestataires et émancipatrices de l'époque. C'est un film documentaire et sa facture, son énergie, sa beauté, sa délicatesse quant au sujet, si brûlant alors, de l'avortement, m'ont profondément impressionnée. Je doute que beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui aient vu ce film. C'est juste un exemple. Et je crois qu'il serait salutaire de voir, de lire, d'étudier, les œuvres d'alors et bien sûr l'histoire de ce mouvement, ne serait-ce que pour mesurer à quel point le monde a changé depuis et combien nous aurions à puiser dans l'esprit de liberté qui soufflait alors.

Si l'époque est révolue, le sens de ce mouvement, tout ce qu'il a engendré et qui nous semble soit acquis sans que nous sachions bien comment (je pense aux luttes féministes entre autres), soit menacé (je pense plus particulièrement aux avancées fragiles dans le monde de la psychiatrie et celui de l'éducation), nous reconforte et nous inspire chaque fois que nous avons l'occasion de voir ou de revoir les œuvres qui en sont issues.

3. Avant tout, je crois que ce mouvement résonne dans le fait même que je sois devenue comédienne, donc dédiée au présent, à l'éphémère, dans le fait de croire que ce qui s'est partagé lors d'une représentation s'en va avec les spectateurs qui s'en accaparent, chacune et chacun à leur manière et que ce partage n'est pas vain mais fertile. J'accorde donc une grande importance au risque relatif que nous prenons lorsque nous entrons sur un plateau de théâtre et la responsabilité qui s'ensuit. Je continue aussi d'être convaincue que ce qu'on appelle « l'action culturelle » est une activité vitale et bénéfique.

Je m'intéresse aussi aux luttes et aux formes qu'elles prennent de nos jours, et j'en suis partie prenante, à ma mesure. Descendre dans la rue est toujours d'actualité.

4.
- **LES MURS ONT DES OREILLES,
LES OREILLES ONT DES MURS**
- **MUR BLANC - PEUPLE MUET**
- **ON NE TOMBE PAS AMOUREUX
D'UN TAUX DE CROISSANCE**
- **SOUS LES PAVÉS, LA PLAGE**
- **SOYONS RÉALISTES, DEMANDONS L'IMPOSSIBLE**
- **L'IMAGINATION AU POUVOIR**
- **IL EST INTERDIT D'INTERDIRE**
- **LA BEAUTÉ EST DANS LA RUE**
- **LA POLICE AVEC NOUS**
- **FAITES L'AMOUR PAS LA GUERRE**

5. « **Ceux qui prennent LEURS DÉSIRS pour DES RÉALITÉS sont ceux qui croient à LA RÉALITÉ de LEURS DÉSIRS** » est la citation que je choisis pour aujourd'hui.

PAR BAPTISTE DROUILLAC COMÉDIEN SORTANT DU CNSAD EN SEPTEMBRE 2015

1. Aujourd'hui dans le théâtre et plus largement l'élan artistique de Mai 68, il nous reste, Patrice Chéreau, Gilles Deleuze, Bernard Sobel, Ariane Mnouchkine, Pirandello, Pierre Debauche, le théâtre de l'Atelier, les théâtres parisiens de banlieues remplis de parisiens - surtout aux pots de premières - quelquefois nommés « théâtres de navette » et quelques résistants comme Alain Delon.

Pardonnez-moi mon ironie... mais franchement, je préférerais plutôt poser la question de savoir pourquoi fait-t-on de l'art et du théâtre depuis que l'homme a inventé la bombe atomique.

2. Je me méfie des mémoires. Elles sont subjectives, qu'elles soient individuelles ou collectives. Je ne veux pas être satisfait ou insatisfait de ce que chacun peut penser, garder présent comme il l'entend ou oublier. Ce qui m'intéresse plus, c'est l'histoire. Ce qui a été dit, ce qui a été fait, ce qui s'est passé. Alors là, c'est un autre problème. Or, je n'ai pas assez de connaissance de l'histoire pour me permettre, un peu plus loin, d'exprimer une opinion.

3. « Ce mouvement révolutionnaire » ne résonne pas dans ma pratique : je suis un fils de pauvre. Le mouvement révolutionnaire qui m'anime n'appartient pas au passé. Il flotte entre mes racines prolétariennes et l'illusion nationale et supérieure que j'ai accédé à l'élite. Il est dans le présent. Le présent qui me donne la nausée, le présent qui fait battre mon cœur et exploser mon sang. Mai 68 est mort en mai 68.

4. A cinquante ans, si t'as pas une rollex... t'as raté ta vie

5. A cinquante ans, si t'as pas une rollex... t'as raté ta vie

PAR MANON CHIRCEN ÉLÈVE COMÉDIENNE AU CNSAD

1. Je pense que les événements de Mai 68 ont eu un impact sur la façon de faire du théâtre même, car le théâtre est une manière de dire, de montrer, de faire passer des idées, ses idées. La liberté d'expression remise en cause durant cette période a probablement influencé la manière de les faire valoir, au plateau et dans l'Art en général. On peut montrer plus facilement son corps, être plus « violent », dans le sens « radical », dans la manière de se montrer, montrer le monde, qui est lui-même tout aussi violent. Certains sujets ont dû également être plus abordés dans l'Art, des barrières sont tombées. Les traces, aujourd'hui, sont un Art et un théâtre qui peut s'exprimer vraiment, qui peut déranger, qui fait bouger, qui « crie » quand cela est nécessaire, je pense. « Remettre en cause un mode établi », se lever ensemble pour dire « non », pour « lutter contre ».

Beaucoup de jeunes artistes veulent défendre leurs idées aujourd'hui et s'exprimer librement dans leur Art, leur moyen d'expression, pour « changer le monde ». C'est l'ouverture d'un champ des possibles, aussi utopique qu'il pourrait être, nous avons le droit et le besoin de le rêver, ce monde. La façon de le faire à évoluer et continue de le faire, car elle en a la possibilité.

2. Personnellement, je pense qu'elle n'est pas assez forte. On parle beaucoup de Mai 68, on a l'image de hippies « baba cool » tenant une pancarte « Peace and Love », je me trompe peut-être, mais je pense que l'on ne parle pas assez du fond, de toutes les raisons qui ont poussé, certes la jeunesse étudiante en premier, mais ensuite toute une population à se soulever et à entamer une révolte à la fois culturelle, sociale et politique, contre la société en place, le capitalisme, l'impérialisme et le pouvoir (gaulliste) de l'époque. Je n'ai moi-même qu'un souvenir trop « petit » quand à l'ampleur du mouvement, dans ce que j'ai pu entendre ou voir, une connaissance limitée, qui ne m'apprend pas tout ce qu'il s'est passé, pourquoi, et sur l'entièreté de la période de révolte, ainsi que sur les répercussions. Peut-être est-ce de ma faute, mais l'enseignement que j'en ai eu ne me paraît pas assez complet et entier.

3. Je pense que la façon dont ce mouvement résonne dans ma pratique aujourd'hui est plus inconsciente que consciente. Ce sont les traces laissées et la façon dont elles ont changé la manière de faire notre métier, les portes qu'elles ont ouvertes, la liberté qu'elles nous ont données, qui m'amènent à faire du théâtre comme j'en fais, à parler comme je parle, à défendre ce que je défends...

4.
- **L'IMAGINATION PREND LE POUVOIR**
- **NOUS SOMMES TOUS DES JUIFS ALLEMANDS**
- **ON ACHÈTE TON BONHEUR. VOLE-LE.**
- **SOUS LES PAVÉS, LA PLAGE**

5. « **L'IMAGINATION PREND LE POUVOIR** », c'est une phrase qui résonne en moi, car je pense que l'imagination est vitale, elle nous inspire, elle nous élève, sans elle, je ressentirai ma vie encore plus absurde qu'elle ne l'est déjà. On ne doit jamais oublier de rêver.

PAR EMMANUELLE WION COMÉDIENNE

Mai 68.

Faire du théâtre de tout, partout, tout nu. Un théâtre de la confusion, de l'improvisation, de la dérision. Un théâtre politisé, contestataire, radical, transgressif. La beauté est dans la rue. L'imagination au pouvoir. Vive la provocation. Vive l'affirmation. Sur la photo, les cheveux très longs, la jupe très courte et le sourire de ma mère.

Ne me libère pas, je m'en charge. Nous ne sommes pas des poupées.

Les femmes entrent en scène. Merci Ariane. L'individu et le collectif. Merci Gérard Hardy. La force et la multiplicité des collectifs aujourd'hui. Osons. Restons groupés. Le réseau de la décentralisation s'affirme, se solidarise et s'impose politiquement.

Mai 68. Ceux qui l'ont fait, ceux qui ne l'ont pas fait. Ceux qui le déplorent, ceux qui le magnifient. Ceux qui regrettent d'avoir crié « Vilar, Bédart, Salazar ». La révolution doit se faire dans les hommes avant de se faire dans les choses.

Ce / n'est / qu'un début...



**LES ATELIERS MIS EN SCÈNE
PAR LES ÉLÈVES DE 3^e ANNÉE,
PROMOTION 2015:**
PEER GYNT, D'HENRIK IBSEN
ET LE SONGE,
D'APRÈS LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ,
DE WILLIAM SHAKESPEARE

POUR LA PREMIÈRE FOIS CETTE ANNÉE, LES ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE TERMINENT LEUR CURSUS PAR LEURS PROPRES RÉALISATIONS. CE CHOIX INDIQUE CLAIREMENT CE QUE NOUS LEUR SOUHAITONS: S'ÊTRE EMPARÉ DE LEUR ART AU COURS DE LEUR CHEMIN POUR LE PARTAGER À PRÉSENT EN LEUR NOM, PRENDRE EN MAIN LEUR DESTIN.

NOUS REMERCIONS DE LEUR COMPRÉHENSION LES MEILLEURS EN SCÈNE QUI ONT EU À INTÉGRER LES CONTRAINTES DE TRAVAUX DANS L'ÉTABLISSEMENT, ET QUI N'ONT PAS QUITTÉ LEUR ENTHOUSIASME ET LEUR DÉTERMINATION.

BONNE ROUTE À EUX, ET À TOUS LES ACTEURS QUI QUITTENT AUJOURD'HUI L'ÉCOLE, TOUS NOS VŒUX DE RÉUSSITE ET DE BONHEUR LES ACCOMPAGNENT.

CLAIRE LASNE DARCUEIL

PEER GYNT

Faire le détour. C'est ce que nous propose Ibsen depuis le XIX^e siècle au travers de ce poème dramatique. Et c'est bien là l'histoire de ce Peer Gynt fougueux et pathétique « qui crut voler sur un bouc, rencontra les trolls et le Grand Courbe, conduisit sa mère au Château de la mort, quitta la Norvège, erra du Maroc à l'asile du Caire entre les singes et les fous, revint en son pays par grande tempête, dut affronter le diable, manqua d'être refondu dans la Cuiller universelle, finit dans le giron d'une femme qui l'avait toujours attendu » et qui, fuyant son destin, parcourt avec résignation le monde, en avant, en arrière, au-dedans et au-dehors, se proposant d'être toujours plus lui-même.

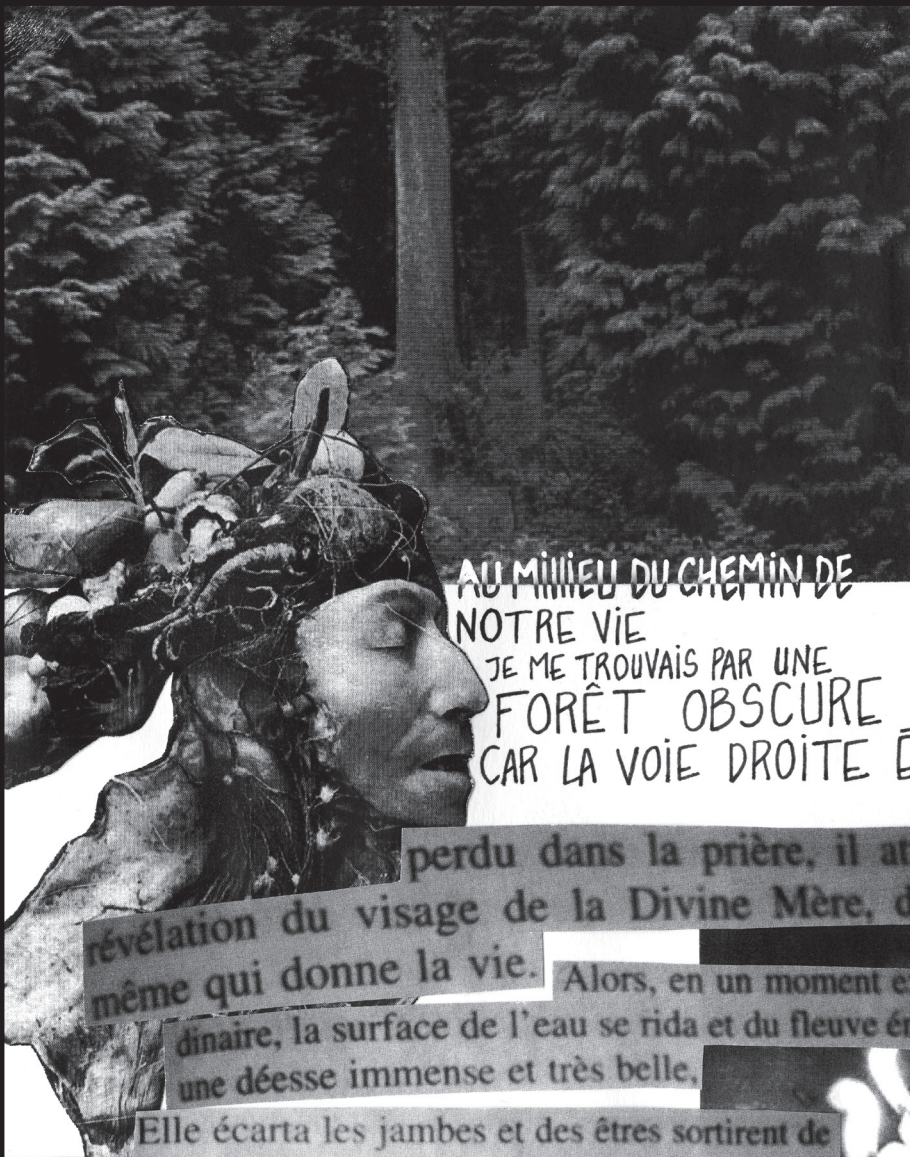
Le détour d'une vie ou celui d'un instant. Celui du Tout et du Rien. Cette boucle qui l'amène progressivement, carrefour après carrefour, courbe après courbe, à mentir à tour de bras, à changer de costume et de condition, à empiler les aventures sans succès jusqu'au seuil de la mort où la lumière se fait en lui. Et au détour des actes et des scènes, l'auteur nous fait gravir les marches du délire et nous berce en sifflotant. Il nous appelle à notre tour à nous aventurer dans les méandres des rêves et dans la lumière du devenir humain. Et c'est bras-dessus-bras-dessous avec ce fanfaron de Peer Gynt que nous avançons, spectateurs, dans un invraisemblable chaos de situations, à la rencontre des épreuves que la plume de l'auteur nous tient en réserve. Plisser les yeux pour mieux voir, c'est ce que veut dire Gynt dans le dialecte de la région d'où vient le jeune Peer.

Ibsen ne nous pousse-t-il pas mystérieusement à nous prêter à l'exercice ? À ouvrir une nouvelle fois le monde sur des interprétations insoupçonnées ? Nous engage-t-il à essayer au moyen de cette œuvre de mettre à l'épreuve encore et encore la pensée, le ressenti et l'acte créateur du temps présent au service de l'avenir ?

Et c'est là l'écueil de cette fresque insolente et visionnaire. Être jouée encore et encore sur la scène d'un théâtre. Célébrer cet art dans toutes ses formes. Donner inlassablement à Peer Gynt le soin d'élargir les routes du théâtre, de transformer la scène en gigantesque champs d'expérimentation, de foire à questions et d'offrir aux acteurs d'inventer l'espace et le temps au moyen de leurs mystérieux agissements.

Faire le détour, donc, d'une nouvelle représentation. Voilà de quoi nous occuper un bon moment. S'égarer joyeusement sur la scène du monde avec ce poète hâbleur, ce héros de théâtre, naviguer au souffle des vents contraires armés de sa parole créatrice. Et nous voici à la tâche tentant à notre manière de percer à jour ce qui, au cœur du poème, ne peut se révéler qu'à la lumière d'un travail artisanal et collectif. « Rendez-vous au prochain carrefour » dit le fondateur de bouton.

**GALL PAILLAT
MEITEUR EN SCÈNE**



AU MILIEU DU CHEMIN DE NOTRE VIE JE ME TROUVAIS PAR UNE FORÊT OBSCURE CAR LA VOIE DROITE ÉTAIT PERDUE.

enfer - chant premier

DANTE



Le Songe

d'après LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ de W. Shakespeare.

If you are protected from dark things then you have no protection of, knowledge of, or understanding of dark things when they show up.

perdu dans la prière, il attendait la révélation du visage de la Divine Mère, de celle-là même qui donne la vie.

Alors, en un moment extraordinaire, la surface de l'eau se rida et du fleuve émergea une déesse immense et très belle.

Elle écarta les jambes et des êtres sortirent de son corps - des enfants, des animaux, un flot de naissances de toutes sortes.

Puis, en un terrible instant, elle se baissa, porta un nouveau-né à sa bouche et commença à le dévorer, le sang dégoulinant de sa bouche sur sa poitrine.

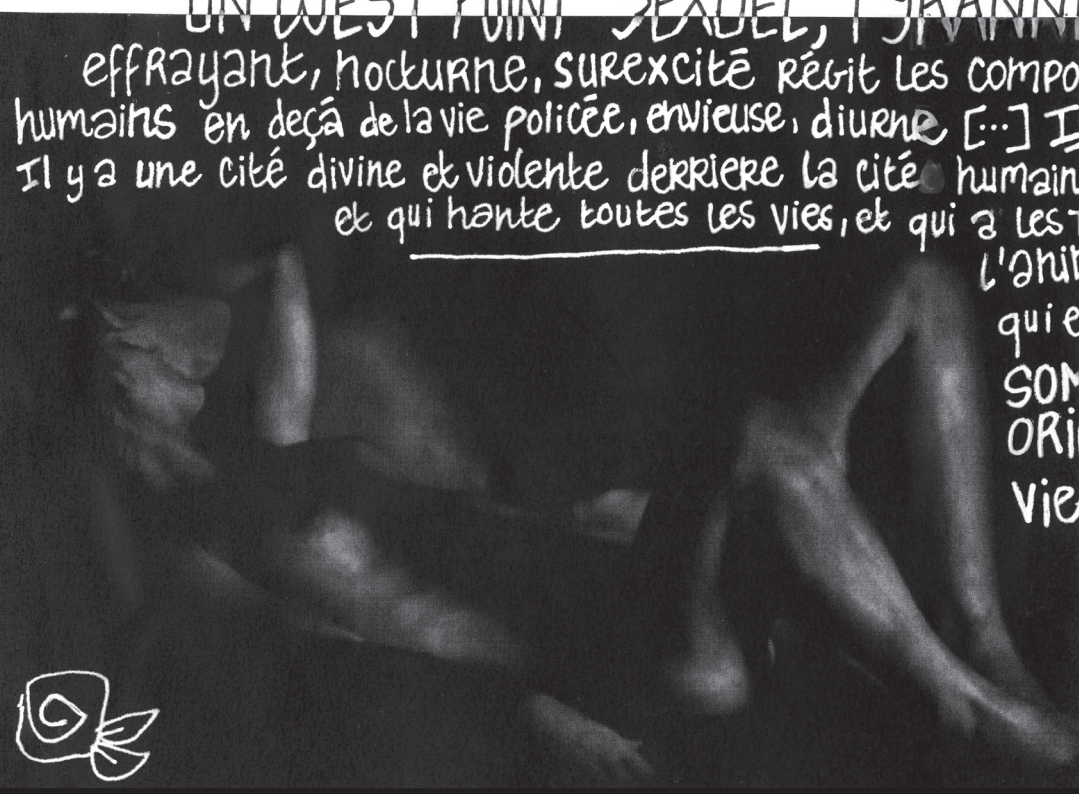
Celle qui crée est aussi celle qui détruit ; elle est la source, la continuité et la fin de toute vie.

CHAQUE VILLE DISSIMULE UNE COUR SEXUELLE TERRIFIANTE DONT LES HUMAINS NE PEUVENT JAMAIS VENIR À BOUT.

AU CŒUR DE CHAQUE VILLE DU MONDE ON TROUVE UN QUARTIER EN FEU. UN WEST POINT SEXUEL, TYRANNIQUE, INCOMPRÉHENSIBLE, effrayant, nocturne, surexcité régit les comportements humains en deçà de la vie policée, envieuse, diurne [...] Il y a deux cités. Il y a une cité divine et violente derrière la cité humaine, et qui hante toutes les vies, et qui a les traits de

l'animalité, qui est toujours nue. LE MONDE SOMBRE, JAILLISANT, ORIGINAL, SEXUEL... Vielle cité des mangés, des disparus, des morts, des enfants, des absents. Vielle forêt

pascal quignard - la nuit sexuelle



CALENDRIER DES PRÉSENTATIONS PUBLIQUES 2015/2016

2015

22-26 SEPTEMBRE ATELIERS D'ÉLÈVES DE 3^e ANNÉE

Le Songe d'une nuit d'été,
William Shakespeare, dirigé par
Simon Bourgade et Camille Bernon.
Peer Gynt, Henrik Ibsen,
dirigé par Gall Paillat.

5 NOVEMBRE

Rencontre avec Nadia Vadori-Gauthier.

16-18 NOVEMBRE

Pratiques de la voix sur scène : de
l'apprentissage à la performance vocale,
Colloque dirigé par Marcus Borja
(doctorant SACRe promotion 2014) au TGP.
En partenariat avec le LABEX Arts-H2H.

25-28 NOVEMBRE ATELIERS DE 3^e ANNÉE

Willy Protagoras enfermé
dans les toilettes,
de et dirigé par Wajdi Mouawad.
Atelier dirigé par Georges Lavaudant.

17-18 DÉCEMBRE

Move, proposition chorégraphique
dirigée par Caroline Marcadé
et Jean-Marc Hoolbecq.

9-10 DÉCEMBRE

Présentation de **Tu haies quelqu'un
de bien**, travail de Linda Duskova
(Doctorante SACRe promotion 2013)

2016

7 JANVIER

Rencontre avec Jean-Pierre Siméon.

7-8 JANVIER

Présentation des **Masques Noirs**,
travail de Linda Duskova
(Doctorante SACRe promotion 2013)

17-20 FÉVRIER

ATELIERS DE 3^e ANNÉE

Le Malade imaginaire, Molière,
comédie-ballet dirigé par Alain Zaepffel.
En partenariat avec le CNSMDP.
Atelier, dirigé par Tatiana Frolova
(du théâtre KnAM-Russie)

3-4 MARS

Présentation de **Théâtre**,
travail de Marcus Borja,
(Doctorant SACRe promotion 2014)

21-26 MARS

SEMAINE INTER-ÉCOLES

18-22 AVRIL

Présentation du travail de Sacha Todorov
(Doctorant SACRe promotion 2015)

25-28 MAI

ATELIERS DE 3^e ANNÉE

Atelier de jeu masqué,
dirigé par Christophe Patty.
Atelier dirigé par Stuart Seide.

26-27 MAI

Au point mort d'un désir brûlant,
Aboutissement de la recherche
de Lena Paugam (Doctorante SACRe 2012),
au T2G-Théâtre de Gennevilliers.

8-11 JUIN

JOURNÉES DE JUIN

Présentation des travaux des élèves
de 2^e année, classe de Nada Strancar
& Didier Sandre et classe de Sandy Ouvrier.

22-25 JUIN 2016

JOURNÉES DE JUIN

Présentation des travaux des élèves
de 3^e année, dirigés par Xavier Gallais.

29-30 JUIN

Présentation du travail de Marcus Borja
(Doctorant SACRe promotion 2014)
autour de Fernando Pessoa.

Nous tenons à remercier chaleureusement les auteurs des dessins qui figurent dans ce numéro: François Mark et Léonard Martin. Et nous en profitons pour diffuser ce message de leur part:

Le Rapin est un journal satirique créé en 2013 par François Mark et Léonard Martin durant leurs études à l'école des Beaux-Arts.

Après avoir fait ses premiers crocs aux Beaux-Arts, le Rapin souhaite prendre les arts contemporains comme objets d'étude et cible de choix afin d'apporter rire et grincement dans un territoire trop souvent autocentré. Dans ce but, l'association Le Rapin cherche activement des collaborateurs, informateurs, dessinateurs, critiques, plumes en tout genre qui souhaiteraient participer au premier numéro à la rentrée prochaine.

Contact: redac.rapin@gmail.com
François 06 26 84 12 61
Léonard 06 78 14 29 07

PARTENAIRES 2015/2016

CENTRE NATIONAL DES ARTS DU CIRQUE,
ÉCOLE NATIONALE DES ARTS ET TECHNIQUES DU THÉÂTRE,
ASSOCIATION ART ET RECHERCHE, COMÉDIE-FRANÇAISE,
THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON, THÉÂTRE GÉRARD
PHILIPPE-CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE SAINT-DENIS,
THÉÂTRE OUVERT, T2G-CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL
DE GENNEVILLIERS, GRAND T DE NANTES-THÉÂTRE DE
LOIRE-ATLANTIQUE, LE LIEU UNIQUE, LE THÉÂTRE DES
CÉLESTINS-FESTIVAL SENS INTERDIT, COMPAGNIE DE BERNARD
SOBEL, JEUNE THÉÂTRE NATIONAL, RADIO FRANCE, MUSÉE
DU LOUVRE, HALL DE LA CHANSON, MAISON DU COMÉDIEN
MARIA CASARÈS, LE POT AU NOIR, ANIS GRAS, CONSERVATOIRE
DE GENNEVILLIERS, ENS, LES ARCHIVES NATIONALES.

Design graphique: DES SIGNES, studio Muchir Desclouds
Impression: Stipa

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

CLAIRE LASNE DARCUEIL

RESPONSABLE DE LA PUBLICATION

ALINE JONES-GORLIN

CONSERVATOIRE NATIONAL SUPÉRIEUR D'ART DRAMATIQUE

2 BIS RUE DU CONSERVATOIRE
75009 PARIS
MÉTRO GRANDS BOULEVARDS
TÉLÉPHONE 01 42 46 12 91
TÉLÉCOPIE 01 48 00 94 02
WWW.CNSAD.FR